

3 KELLER ▶

15 F - Le mensuel du Centre gai&lesbien - N° 44 - 15 décembre 1998/15 janvier 1999

dossier BOURDIEU, LE DEBAT (suite)

LUIS GOMEZ

1 9 6 1 - 1 9 9 8

Le 20 novembre dernier, Luis est mort : victime du sida ; victime de la politique de non régularisation des sans papiers. Oui, il avait eu des papiers il y a un an. Bien trop tard. Sa situation de « clandestin » aura trop longtemps freiné son accès aux soins, son droit au travail... Heureusement, certes, les associations l'auront aidé, peut-être pas assez, peut-être parfois pas jusqu'au bout. Mais elles lui auront permis de vivre tant bien que mal avec une certaine dignité.

À moi, j'ai perdu un ami. Nous nous étions rencontrés à l'ouverture du Centre gai et lesbien. Nous avons alors vécu des moments très forts sur le plan personnel et amical, mais aussi dans notre investissement à l'ouverture du Centre. Nous étions alors peu nombreux et Luis a marqué son passage. Ceux qui ont connu cette époque se souviendront de son acharnement à établir des règles et à les faire respecter dans ce nouveau lieu. Qui n'a pas subi un jour les coups de gueule de Luis ? Il engueulait tout le monde puis il venait me voir pour que je recolle les morceaux.

On nous disait qu'il était la tyrannie et moi la diplomatie. Nous étions tous les deux nécessaires et inséparables. Luis était bon et généreux et tout le monde le savait aussi.

Même si un désaccord a fait partir Luis du Centre, je suis heureux que le Centre m'aie demandé de lui rendre hommage ici. Luis, ton passage a marqué, et je t'aime.

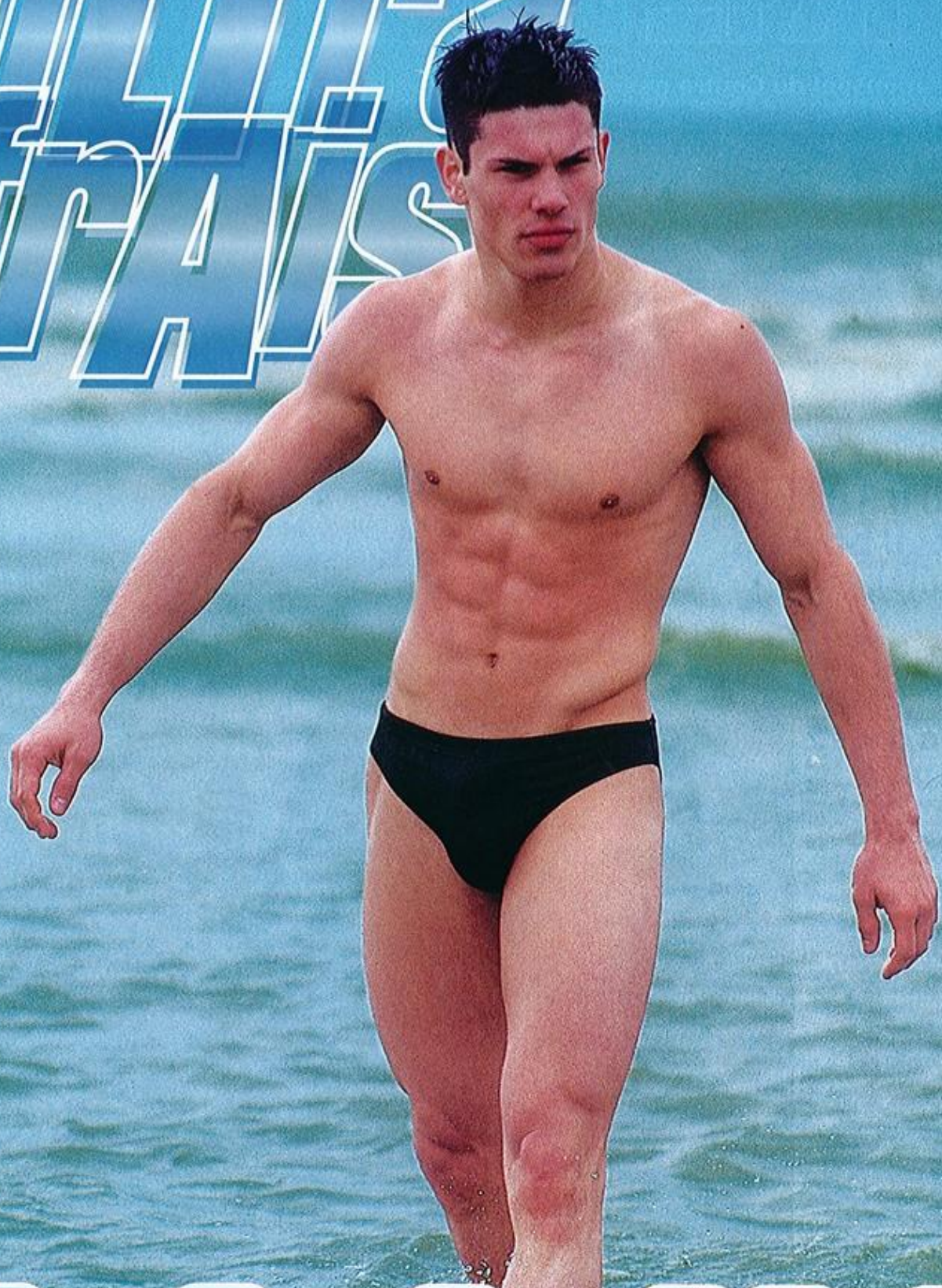
FABRICE



coming-out
DE CAROLINE FOUREST

Je suis issue d'une famille hétérosexuelle

**Ultra
Frais**



08 36 68 62 62

3615 KEVIN

Code 20 21

Service client : 08 36 68 62 62 (du lundi au vendredi, de 9h à 19h) - Photo : M. Soudou

Accueil : 01 43 57 21 47.

Tous les jours de 14 h à 20 h, le dimanche de 14 h à 19 h.

Femmes : tous les jours, en particulier le vendredi de 20 h à 22 h 30.

Jeunes gais et lesbiennes :

animé par le MAG le jeudi de 18 h à 20 h.

Transsexuel(le)s :

accueil par l'ASB le jeudi de 14 h 30 à 18 h.

Bisexuel(le)s : un lundi sur deux à 20 h.

Parents et futurs parents gais et lesbiens :

un mercredi par mois à 20 h.

Juifs/ves homosexuels/les :

animé par le Beit Haverim un jeudi par mois à 20 h.

Maghrébin(e)s homosexuels/les :

animé par Amal un mardi par mois à 20 h.

Gais retraités : un jeudi par mois.

Les Mâles fêteurs (loisirs pour les + 25 ans) : un

mercredi par mois à 20 h.

Jeudis : animé par l'ACGLSF tous les mercredis de

18 h 30 à 20 h 30.

Permanences téléphoniques :

Permanence médicale assurée par l'Association des médecins gais (AMG) le mercredi de 18 h à 20 h et le samedi de 14 h à 16 h au 01.48.05.81.71.

Pour les transsexuels/les, permanences de l'Association du syndrome de Benjamin (ASB) les jeudis de 14 h 30 à 18 h au 01.43.57.21.25.

Bibliothèque :

chez Sida Info Service 190, bd de Charonne, 75020 Paris le vendredi et le samedi de 13 h à 17 h.

Cafétéria :

Tous les jours aux heures d'ouverture du Centre.

Groupes de parole :

animés par l'AMG tous les mardis à 20 h 15.

Séjours de ressourcement pour personnes touchées par le VIH : prenez contact avec l'accueil du Centre au 01.43.57.21.47.

Sida Info Service :

7j/7, 24 h/24 au 0.800.840.800 (appel gratuit).

Rate gaie :

01.44.93.01.02 (en semaine de 18 h à 22 h et le samedi de 18h à 20h).

SOS Homophobie :

01.48.06.42.41 (du lundi au vendredi de 20 h à 22 h).

Ligne Azur : 08.01.20.30.40.

Le 3 Keller est édité par le Centre gai & lesbien (ASBL loi 1901, JO 22 mars 1993) - 3, rue Keller, 75011 Paris. Accueil : 01 43 57 21 47 - Publicité Alexis Meunier (01 43 57 42 32), Marc Théobald (01.43.57.75.95) - Administration : 01 43 57 75 95 - Fax : 01 43 57 27 93. Directrice de publication : Nathalie Millet. Rédactrice en chef : Marine Rambach. Maquette : Marie-Pierre Viquesnel. Impression / photogravure : Autographe - ISSN : 1261-323X. Prix de vente : 15 F. Abonnement : 150 F - règlement à l'ordre du Centre gai & lesbien. Ont participé à ce numéro : Fabien Rivière, Tom Craig, Alexis Meunier, Marie-Hélène Bourcier, Marc Henu, Nathalie Millet, Renée Rousseau, Bertrand Lemesle, Laurent Roustouil, Christine Rousselin. Dépôt légal à parution. Photo de couverture : © Prochoix.

L'envoi de documents au journal implique l'accord de leurs auteurs/es pour leur libre publication. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite et engage les contrevenants à des poursuites judiciaires. Les textes n'engagent que leurs auteur(e)s.

agenda

Geneviève Pastre présente :

« Les Politides ou Mauves. Une nouvelle formation politique ? »

Dimanche 20 décembre à 16 h

« C'est à nous qu'il revient de repenser radicalement et recentrer l'idée de l'être humain à la lumière des réflexions les plus neuves sur les sexualités, le rapport à l'enfant, une certaine conception du lieu de vie : toutes ces questions que l'on essaie de dissocier pour mieux empêcher les mutations fécondes et justes. » (Geneviève Pastre)

Le Centre organise son réveillon de la Saint-Sylvestre

Jeudi 31 décembre

Renseignements (dès maintenant) à l'accueil et réservations (à partir du 21 décembre) à la cafétéria du Centre. PAF : 90 F, incluant apéritif, dîner, champagne, cotillons... et ambiance garantie.

Vernissage « Self station » de Patrick Barthet

Mardi 6 janvier

Le Zoo, avec le soutien du Centre gai & lesbien de Paris, organise son séminaire Queer 98-99 (de novembre 1998 à février 1999 - voir article page 23) autour du thème :

« L'hétérosexualité, ce douloureux problème »

Séances tous les 1^{er} jeudis du mois à la Sorbonne, Paris 1. Ateliers tous les 3^{es} mardis du mois au Centre gai & lesbien.

Séance : jeudi 7 janvier à partir de 20 h

René Schérer et la tradition française du simili queer. Suite de la réflexion sur le transgenre (Brandon Teena)

Atelier : mardi 17 janvier à partir de 20 h

Ars pornographica : Del La Grace et Robert Mapplethorpe. Deux logiques photographiques renversantes d'un point de vue hétérosexuel.

Réunion d'information

Samedi 19 décembre à 18 h

Les samedis littéraires

Le samedi 16 janvier de 16 h à 19 h 30

Catherine Hubert pour ses romans *Vers l'Ouest* et *La lumière de la nuit*.

Le programme annoncé dans le précédent numéro étant erroné, pour tout renseignement, contacter l'accueil.

Le Centre gai & lesbien recrute

Un/une directeur/directrice

Missions :

- Préparation et suivi du budget prévisionnel, établissement de tableaux de bord trimestriels.
- Demandes de subventions, relations avec les financeurs.
- Suivi de la comptabilité et de la trésorerie, administration des locaux.
- Gestion administrative du personnel, paie, charges sociales.
- Préparation et suivi des décisions du bureau et du CA.

Adresser lettre + CV au Centre à la Présidente, Nathalie Millet.

V E N D R E D I D E S F E M M E S

18 DÉCEMBRE

Soirée culture « Xena : Warrior Princess »

Venez découvrir avec nous l'univers de la série TV.

Rencontre Santé femme

« Découvrir et se soigner avec l'ostéopathie »

25 DÉCEMBRE

Fermeture : Noël

1^{er} JANVIER

Fermeture : Nouvel An

8 JANVIER

Débat : « Femmes et violence »

15 JANVIER

Accueil et groupe de discussion

Renseignements à l'accueil. Tous les vendredis de 20 h à 22 h 30, des volontaires répondent aussi au téléphone pour vous renseigner ou vous écouter. Pour tous renseignements complémentaires : Centre gai & lesbien, 3 rue Keller Paris 11^e (Métro : Bastille, Ledru Rollin ou Voltaire). Téléphone : 01 43 57 21 47.

Le sida continue. Chez les gais aussi. Contrairement à que certains veulent penser, la prévention est toujours d'actualité. Le Kiosque recherche des bénévoles pour mener ses actions de prévention en milieu gai sur Paris. Formation assurée. Si vous êtes intéressé, contactez Christophe au 01 44 78 00 00.

permanences

**CONSEILLERS
SOCIAUX**

sur rendez-vous
les lundis et jeudis
de 18 h à 20 h

JURIDIQUES

tous les mardis de 20 h à 22 h
au 01 43 57 46 65 et un mercredi
sur deux sur rendez-vous
(renseignements à l'accueil)

coming-out

DE CAROLINE FOUREST

Quel a été ton parcours ?

Je suis issue d'une famille hétérosexuelle. J'ai beaucoup souffert de la différence des sexes de mes parents qui heureusement n'ont pas étalé trop longtemps leur amour. Comme beaucoup de couples hétérosexuels, ils allaient très mal et ont fini par divorcer. Hélas, ils se sont mariés à nouveau avec une personne de sexe opposé. J'ai donc passé mon adolescence coincée entre deux couples hétéros. Pour ne rien arranger, jusqu'à l'âge de onze ans, j'étais

un devoir de me montrer physiquement froide et réservée. À l'époque, je n'avais pas conscience d'être lesbienne, ou plus exactement j'en avais trop peur pour en avoir conscience.

Tu as eu du mal à comprendre que tu étais lesbienne ?

On m'a raconté (moi, je l'avais oublié) qu'à l'âge de 4 ans, j'avais annoncé à ma mère que je me marierai avec une fille. Ma mère m'a répondu : « Si tu fais ça, je meurs ». Pendant les dix-huit années qui ont suivi, j'ai rêvé, une nuit sur deux, et sans du tout comprendre pourquoi, que ma mère mourait. Ce qui aurait dû m'obliger à m'en rendre compte, ce sont les rêves érotiques que je faisais, exclusivement homosexuels. Mais le jour, je les chassais de ma tête. J'enfermais mes nuits dans un placard. Ça a duré longtemps. Et puis un jour, je me suis dit : « Tant pis, je prends le risque ». Je me le suis avoué et je suis tombée amoureuse. J'ai aperçu à la télévision une fille qui m'a fascinée, et qui ne pouvait être que lesbienne. Je lui ai demandé une interview quelques jours plus tard, je me suis coupé les cheveux avant d'aller la voir... Dans la semaine qui a suivi cette rencontre, j'ai convoqué tour à tour les gens de mon entourage pour leur annoncer mon homosexualité et... je ne les ai jamais revus.

Aucun texte, aucun film ne t'avait donné l'intuition de ton homosexualité ?

J'aimais tout ce qui était une référence culturelle homo mais sans me rendre compte que ça l'était. Pendant la lecture ou le film, j'en avais plus ou moins conscience et dès la sortie, j'oubliais. J'ai eu quand même un choc énorme avec *When night is falling*. Il y avait des affiches partout, et je tenais absolument à voir ce film seule. J'y suis donc allée sans personne, j'étais en retard, je me suis retrouvée au premier rang et j'ai pris l'image en pleine gueule. Quand je suis sortie de là, j'étais en transe. J'ai failli

me faire écraser à la sortie. Plusieurs fois de suite. J'étais arrivée à un niveau de conscience suffisamment élevé pour prendre une seconde initiative : je me suis précipitée sur le livre de Frédéric Martel. Je l'ai lu sous les draps. Je trouvais ses commentaires et ses sous-entendus sur la communauté ignobles mais la seule chose que j'ai vraiment lue, c'était des noms d'homosexuels. Ça m'a rendue fière. Je suis restée sur une grande frustration car ce livre m'avait donné envie d'aller voir ce ghetto où la vie était rose. Très déçue par la réalité, j'ai décidé de tout faire pour construire un grand et beau lobby gai et lesbien.

Retour en arrière. Après ton coming-out tu n'as plus revu personne ?

Mon cercle d'amies filles a été terrorisé. Chacune, séparément, est venue me voir et m'a demandé si j'avais été attirée par elle. J'ai répondu non. Je crois qu'elles ont été assez vexées. Je pense que maintenant, les gens réagissent différemment au coming-out : sur le moment, ils te disent que ça ne pose pas de problème et ils trouvent très vite un autre sujet d'engueulade pour se barrer. Finalement c'est moi qui ai coupé les ponts. Pour se rassurer (nous avons été très intimes), mes copines n'arrêtaient plus d'écumer les bars à rugbymen et j'ai fini par saturer. En plus, leur regard sur moi était intenable.

Qu'est-ce que cette découverte a changé pour toi ?

Dès que j'ai réalisé, je me suis mise à militer. Par mon éducation, j'avais le militantisme en horreur. Je ne voulais pas me plier aux règles collectives. Le seul groupe dont j'étais vraiment fan, c'était Act Up, même à l'époque où je n'avais pas compris que j'étais homo. Mais, en acceptant mon homosexualité, j'ai réalisé à quel point la pitié, la compassion et le mépris étaient insupportables. Mon travail de militante, je le fais surtout en tant que journaliste et éditrice. J'ai la chance d'allier, avec beaucoup de plaisir ma vie privée et mon engagement : avec la sublime Fiametta Venner, nous avons créé une maison d'édition, Paroles de lesbiennes, qui aujourd'hui s'appelle Cyprine. Nous avons aussi créé un journal, *Prochoix*, qui défend le droit de choisir et lutte contre l'extrême droite.

Propos recueillis par Marine Rambach.



Credit photo : Laurent Roustouil.

Caroline a arrêté la cigarette et tient à préciser que fumer est nocif pour la santé, même pour les homosexuelles.

inscrite dans un collège catholique semi-privé. Même pas possible de se croire dans *La Religieuse* de Diderot : les bonnes sœurs avaient été remplacées par des professeurs motivés par les salaires du secteur privé. Ce qui m'a finalement sauvée, c'est que ma mère est montée à Paris et m'a emmenée dans ses bagages. Je me suis enfin retrouvée dans un établissement public.

J'ai eu beaucoup de « meilleures amies », toujours les plus belles du lycée. Mais je me faisais

Le quotidien du CDAG de l'hôpital Bichat

sida
ENQUÊTE - 1^{re} partie

CDAG : centre de dépistage anonyme et gratuit

16 h 25, lundi 26 octobre 1998, je sors du métro Porte de Saint-Ouen, ligne 13, direction le Centre de dépistage anonyme et gratuit du sida (CDAG) de l'hôpital Bichat, Paris 18^e. Pas pour y faire un nouveau test HIV ou pour récupérer mes résultats ; non, il s'agit cette fois là de rencontrer l'équipe du CDAG, médecins, infirmier/es, la secrétaire médicale, mais aussi celles et ceux qui viennent se faire tester. Pour découvrir et savoir tout simplement, quinze ans après la mise sur le marché des premiers tests de dépistage du sida, quel est le quotidien d'un CDAG en 1998. Qui vient se faire tester, pour quelles raisons et risques supposés pris, quelles sont les réponses thérapeutiques proposées, au moment où les nouvelles données en matière de traitement (polythérapies, prescription et dépistage précoces...) sont devenues complexes ?

La nuit commence à tomber, il pleut. Je me couvre de la capuche de mon anorak. Avant de traverser le pont qui surplombe les boulevards extérieurs, je passe devant ce fameux café où j'ai pris l'habitude de venir boire un verre après chaque levée de corps de copains morts au service des maladies infectieuses. Il y en a eu plusieurs. Pas tant que cela. Je me sens soudainement vieux et rescapé. Comme par chance et injustice, comme par ironie à la fois destructrice et jouissive.

Je me dirige vers le boulevard périphérique, l'hôpital se trouve sur ma droite, un building très laid de plusieurs étages régnant sur une multitude de bâtiments sinistres datant du début du siècle. Drôle de cohabitation. À l'image du malentendu fatal entre bien et mal portants. À l'image de la difficulté à dire et taire au moment où l'autre, aimé, parfois détesté, se meurt.

Le CDAG se trouve au deuxième étage de la tour « moderne ». On y accède par l'ascenseur ou l'escalator. Arrivé à niveau, je trouve judicieux le système de fléchage au sol de différentes couleurs qui permet de ne pas se paumer. Il suffit de suivre la bonne ligne. Pour le CDAG, elle est bleu pisseux.

Il est 16 h 35, la salle d'accueil est pleine. Jeunes, vieux, garçons, filles, homos, hétéros, célibataires, couples. Il règne un lourd silence malgré la musique, salubre. L'équipe d'accueil a l'air vraiment sympathique, souriante, et met malgré tout à l'aise.

« Bonjour, c'est pour un test ou un résultat, vous venez pour la première fois ? »

– Non, non, je viens pour le 3 Keller.

– Ah oui, on vous attendait. Vous êtes un peu en retard (plus d'une demi-heure, je les trouve plutôt gentils), asseyez-vous dans la salle, on arrive. » Je trouve une chaise. La salle n'est pas très grande. Je me sens un peu con d'être là au milieu de ces gens qui viennent faire un test ou chercher leurs résultats. Je flippe à l'idée de les interroger, d'évoquer des trucs intimes, autour de la sexualité, de la maladie et de la mort, devant tous les autres. Je regarde autour de moi. L'endroit est franchement accueillant. Musique, affiches de prévention du sida plutôt directes et sexes, documentation complète et pour tous les goûts. Il y a deux travestis (ou transsexuels) qui semblent être des habitués, qui ne parlent pas français, qui sont accueillis en espagnol ou en portugais. C'est vrai, Bichat n'est pas loin des boulevards extérieurs où beaucoup tapinent. Une femme, assise sur ma droite me glisse à l'oreille « on ne dirait pas des garçons, hein ? »

Véronique, la secrétaire médicale du CDAG, me voyant seul comme une pauvre, se

dirige vers les deux jeunes filles assises à mes côtés avec lesquelles je n'ai pas encore osé discuter. « Monsieur fait un dossier pour un journal sur le Centre de dépistage du sida de Bichat, ça ne vous ennuyait pas de répondre aux questions qu'il souhaite vous poser ? » « Non, non, on est d'accord ».

L'une d'elles est appelée par le médecin pour l'entretien pré-test et quitte notre table. L'autre accepte de répondre à mes questions.

« Je suis venue faire un test par solidarité avec mon amie, pour ne pas la laisser toute seule. Je m'appelle Lucie, j'ai 29 ans, je n'ai pas pris de risque, c'est une formalité. Ma copine a trompé son copain, sans préservatif, je lui ai conseillé de faire un test. Ça rassure, parce que c'est écrit négatif sur le papier. D'habitude, dès qu'une relation est stable pour

nous, on arrête les capotes au bout de quelques mois, on a confiance. » Lucy est à son tour appelée par le médecin, et sa copine, Héléna, accepte de me parler avant de passer à la prise de sang. « Non, non, je n'ai pas pris de risques, mais j'ai peur, j'ai fait l'amour sans capote. D'habitude, j'ai toujours des relations sexuelles protégées, mais ça marche pas toujours. En fait, je préfère m'abstenir qu'avoir des rapports sans capote.

C'est pas toujours facile. Là d'où on vient avec Lucy (elle n'a pas voulu me dire de quel pays exactement, j'ai supposé qu'il s'agissait d'un pays de l'ancien bloc de l'Est), il n'y avait pas de campagne de prévention. On a tout découvert en France, quand on est arrivées il y a cinq ans ».

Lucy et Héléna sont reparties pour revenir le vendredi suivant chercher leurs résultats. Deux garçons prennent leur place à ma table, jeunes. Je suppose qu'ils sont pédés et qu'ils vivent en couple. Je questionne le plus nerveux, un black plutôt mignon en survêt. « J'ai fait une connerie, c'est lui (se tournant vers son copain) qui m'a conseillé de faire un test ». « J'ai couché avec une fille, ça n'était pas ma copine, et on n'a pas mis de capote. Elle m'a dit qu'elle n'était pas séropositive, et je la crois, mais j'ai

Credit photo : Alexis Meunier



pris un énorme risque, 50/50. Si, si je vous dis que j'ai pris un super risque parce qu'on n'a pas mis de capote, j'ai peur total. »

Il part voir le médecin pour son entretien pré-test. Je reste avec le copain. « Votre copain pense avoir pris un risque réel bien que sa partenaire lui aie dit ne pas être séropo ? ».

« Oui, en fait j'ai voulu le faire flipper, c'est moi qui l'ai incité à venir ici, je trouve ça nul qu'il trompe sa copine sans rien lui dire, je veux que cela lui serve de leçon. Il est trop volage. »

L'autre ressort, l'air rassuré, de l'entretien pré-test qui a duré plus d'une demi-heure, contre 10 minutes en moyenne. Ils partent pour la prise de sang.

Un garçon et une fille arrivent, des jeunes aussi.

« Nous sommes là parce que nous sommes ensemble depuis quatre mois, et qu'on trouve que les préservatifs c'est insupportable. Comme on a eu des aventures chacun de notre côté avant, on préfère faire le test pour arrêter les capotes. Nous on s'aime et on sera fidèles. »

Il est déjà 18 heures, la salle est moins remplie. Une jeune fille seule accepte de répondre à mes questions. « Ça fait quatre ans que je fais un test chaque année, parce que mon copain d'il y a quatre ans était séropo. Depuis je suis avec un autre mec, pas séropo, mais je préfère me rassurer, par précaution. C'est bête, mais je me sens mieux après le résultat négatif de mes tests. »

La salle s'est totalement vidée, je regrette de ne pas être allé vers les quelques mecs, venus seuls, de toute évidence homos. S'il n'est pas évident de parler ouvertement de sa sexualité dans un lieu public devant des inconnus quand on est hétérosexuel, je me dis que c'est encore moins facile pour les homos. J'ai manqué de courage, à tort ou à raison. Foutues convenances !

De gauche à droite : Catherine Franc, infirmière, Christine Rousselin, assistante sociale, Véronique Lévêque, secrétaire médicale et Philippe Léger, infirmier.



Credit photo : Christine Rousselin

LES ENTRETIENS AVEC LE MÉDECIN

Il faut distinguer trois types d'entretiens faits au CDAG de Bichat

L'entretien pré-test se déroule avant la prise de sang effectuée par les infirmiers et permet de déceler la présence éventuelle d'anticorps dans le sang contre le virus du sida. Au cours de cet entretien, le médecin remplit un questionnaire type avec le patient pour évaluer les risques pris, et établir le profil de la personne. Un dépistage du virus de l'hépatite B (transmission par voie sexuelle ou sanguine beaucoup plus facile que pour le VIH) est également proposé aux personnes non vaccinées. De plus, le CDAG de Bichat propose un dépistage de l'hépatite C à l'issue d'un questionnaire spécifique évaluant le risque d'exposition au virus (transmission essentiellement par voie sanguine). Enfin, et à titre expérimental à Bichat, le médecin propose le cas échéant, en plus d'un test de dépistage classique, fiable trois mois après le risque de contamination, une antigénémie P24 permettant de déceler la présence éventuelle du VIH dans le sang une dizaine de jours après l'exposition au virus. Les entretiens pré-tests durent en moyenne 10-15 minutes. Si les questionnaires qu'il faut compléter pour les statistiques occupent la plus grande partie du temps que dure l'entretien (trois questionnaires au total, le premier propre au CDAG, le deuxième pour les statistiques nationales sur le sida, le troisième pour l'hépatite C), le médecin profite du moment pour rappeler les règles de prévention du sida.

L'entretien post-test a lieu une semaine après le prélèvement sanguin. C'est le médecin (pas forcément le même) qui a la charge d'annoncer le résultat des tests. Il dure généralement moins longtemps dans le cas de résultats négatifs que de résultats positifs. Dans ce dernier cas, il faut alors prendre le temps de proposer à la personne un bilan sanguin complet et des tests complémentaires pour confirmer le résultat, de l'orienter éventuellement vers l'assistante sociale du CDAG, ou vers un psy pour l'aider à faire face à l'annonce de la séropositivité, et surtout de s'assurer de la transition avec le suivi médical.

Le troisième type d'entretien assuré par le médecin est celui consacré aux AES (accidents d'exposition au sang) ou aux RESI (risques d'exposition sexuelle ou à l'injection). Les AES ne concernent que le personnel médical ayant été exposé au VIH dans le cadre de leur activité professionnelle. Les RESI concernent toutes les



Credit photo : Christine Rousselin

Docteur Patrick Perraud.

personnes ayant été exposées de manière accidentelle au virus (rupture ou absence de préservatif, se piquer avec une seringue en contact avec du sang supposé contaminé...).

Depuis le mois de juin 1997, à Bichat, un **entretiens** précoce et préventif peut en effet être proposé à toutes les personnes (et plus seulement au seul personnel médical) ayant été exposées au VIH dans un délais de 48 heures. Il peut s'agir d'une bi ou trithérapie, prescrite pendant un mois pour éviter une éventuelle contamination. Les personnes prises en charge par le CDAG dans le cadre d'un AES ou d'un RESI sont alors suivies pendant plusieurs mois, jusqu'au test de dépistage final qui permettra de déterminer le statut sérologique définitif de la personne concernée.

Patrick Perraud et Linda Belarbi, médecins vacataires au CDAG de Bichat, m'ont permis d'assister à plusieurs entretiens, avec l'autorisation des personnes concernées.

Moments d'entretiens 2 novembre 1998. Une jeune

fillette, environ 25 ans. « J'ai des doutes sur la fidélité de mon partenaire que j'ai quitté il y a un mois. C'est de cette période que date notre dernière relation sexuelle ». « J'ai un nouveau copain, c'est pour cela que je suis venue faire un test ». « Non, je n'ai pas été transfusée, je ne prends pas de drogue, je suis hétéro, je ne me prostitue pas, j'ai eu trois partenaires durant les douze derniers mois. » « J'utilise toujours des capotes dans le cadre d'une relation occasionnelle, jamais pour la fellation ». « Oui, j'ai eu une MST il y a trois ans environ, j'ai pris des antibiotiques et j'ai bénéficié d'un suivi gynécologique ». Oui, j'ai été vaccinée contre l'hépatite B, je peux vous poser une question ? Est-ce que le sida peut s'attraper par la salive ? ». Le médecin note les réponses aux questions, écoute. Puis il parle. « Soyez prudente pour les fellations, il existe un risque de contamination, faible, mais réel. Pour

ce qui concerne la salive, oui, ça commence à sortir. On a identifié le virus dans la salive, mais le risque de transmission semble quasi-nul. C'est principalement le sperme et le sang ». « C'est bien d'être venue nous voir rapidement. Je vais vous faire faire en plus une antigénémie P24 qui permet d'avoir une indication dans les trois semaines qui suivent, et pour être tout à fait tranquille, je vous conseille de revenir faire un test dans deux mois et demi ».

Un homme, environ 40 ans. « C'est le deuxième test que je fais, le premier c'était il y a quatre ou cinq ans. J'ai pris un risque parce que j'ai eu une relation avec une jeune femme et la capote est restée en place après le rapport. C'était au mois de juin, le risque est faible parce qu'a priori elle était négative, mais... – Mais vous êtes là ! – Oui, je suis là, d'ailleurs docteur, si le test est négatif, on est sûr à 100 % ? – Je ne pense pas que ce soit utile de le refaire s'il s'avère négatif. – Vous savez, je suis quand même inquiet avec ma nouvelle partenaire, car elle a des sécrétions vaginales, avec un aspect blanchâtre. Et puis, surtout, j'ai un copain dont la capote a explosé, c'est pour cela que je suis là. » S'agit-il d'un copain en chair et en os, ou parle-t-il simplement de lui-même ? Le médecin explique, rassure, sans juger ni chercher à savoir si l'homme dit vrai.

Un jeune homme, environ 25 ans, l'air tendu. Il vient chercher ses résultats. Le médecin ouvre l'enveloppe : VIH négatif, antigénémie P24 négative aussi. Le jeune homme reste crispé. « Pourquoi avez-vous fait un test ? – J'ai un copain depuis deux ans, mais on se trompe. Je ne mets jamais de capote pour les fellations. – Restez prudent, pour vous, pour lui, et vos autres partenaires ».

Un jeune garçon, moins de 20 ans. « Je suis inquiet, j'ai eu un rapport non protégé il y a trois mois et demi. Je suis hétéro, j'ai eu quatre partenaires les douze derniers mois, je ne mets pas toujours de capote. Non, pas de fellation, elles n'ont jamais voulu ».

Une jeune fille, moins de 20 ans aussi, en fait la petite amie du garçon d'avant. « C'était il y a trois mois, la capote a craqué, et mon copain m'a trompé pendant les vacances avec une fille qu'il ne connaît pas, c'est moi qui l'ai obligé à venir ici ».

Un jeune garçon, 20 ans, beau gosse, gracieux. « C'était une rupture de capote, il y a trois mois » « Heu... » Il hésite. « Je suis hétéro oui, oui ». Le médecin m'explique après l'entretien que beaucoup de jeunes garçons qui viennent se faire tester n'osent pas dire qu'ils ont eu des relations homos.

Un jeune homme, environ 30 ans, Antillais, qui vient chercher ses résultats. « C'est négatif, l'hépatite B aussi ». Le jeune homme sourit, soulagé. « Revenez début janvier pour faire un test et être définitivement sûr ». Le jeune homme est totalement détendu, il commence à parler, sans pouvoir s'arrêter. « Vous savez Docteur, j'ai eu très peur, surtout au début ». J'apprends qu'il s'est piqué avec une seringue dans une poubelle du métro, il travaille dans une société de nettoyage en contrat avec la RATP. Étant venu au CDAG dans les 48 heures qui ont suivi, il a pu être reçu dans le cadre d'un RESI et être mis sous traitement précoce et préventif pendant un mois (AZT/3TC/Crixivan). C'est son premier contrôle depuis la fin du traitement.

Alexis Meunier

Dans le prochain numéro, suite et fin de l'enquête. Avec notamment d'autres exemples d'entretiens et les interviews du docteur Anne-Claude Crémieux, responsable de l'unité et de Christine Rousselin, assistante sociale.

Le CDAG de l'hôpital Bichat-Claude Bernard est partie intégrante du Centre de Dépistage Information et Prévention (CDIP) qui propose dans les mêmes locaux, et en complément à l'activité de dépistage du sida et de l'hépatite C, des consultations anti-vénériennes pour tous types de MST, un centre d'information et de prévention, des consultations gynécologiques, ainsi qu'une consultation spécialisée dans la prise en charge et le traitement de l'hépatite C. Le CDIP est une fédération d'activités médicales associée regroupant des services hospitaliers et un réseau ville-hôpital. Cette pluridisciplinarité autour d'un même lieu permet une meilleure articulation entre le dépistage et le suivi médical.

L'accueil du CDIP est assuré par Philippe et Catherine, infirmiers, qui procèdent également aux prélèvements sanguins, par Véronique, la secrétaire médicale, mais aussi par Christine, l'assistante sociale, quand elle n'est pas en rendez-vous.

Les consultations de dépistage sont gratuites et anonymes (un numéro d'identification est attribué à chaque personne à l'arrivée). Une équipe de 14 médecins se relaient toute la semaine pour assurer les diverses consultations.

LES PERMANENCES D'OUVERTURE DU CDIP

Consultations CDAG sans rendez-vous

Lundi	10 h 30 - 13h30 / 16 h 30 - 19 h 30
Mardi	16 h 30 - 19 h 30
Mercredi (présence d'un volontaire de l'association AIDES)	16 h 30 - 19 h 30
Jeudi	10 h 30 - 13 h 30 / 16 h 30 - 19 h 30
Vendredi	10 h 30 - 13 h 30

Consultations Dispensaire Anti-Vénérien sans rendez-vous

Lundi	16 h 30 - 19 h 30
Mardi	10 h 30 - 13 h 30
Jeudi (dont gynécologie le matin)	10 h 30 - 13 h 30 / 16 h 30 - 19 h 30
Vendredi	10 h 30 - 13 h 30

Consultations hépatite C sur rendez-vous

Mardi	16 h 30 - 18 h 00
-------	-------------------

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, TÉLÉPHONE : 01 40 25 84 34


BAR

Hôtel Central

**33, rue Vieille du Temple
75004 PARIS**

Open 14.00 - 02.00

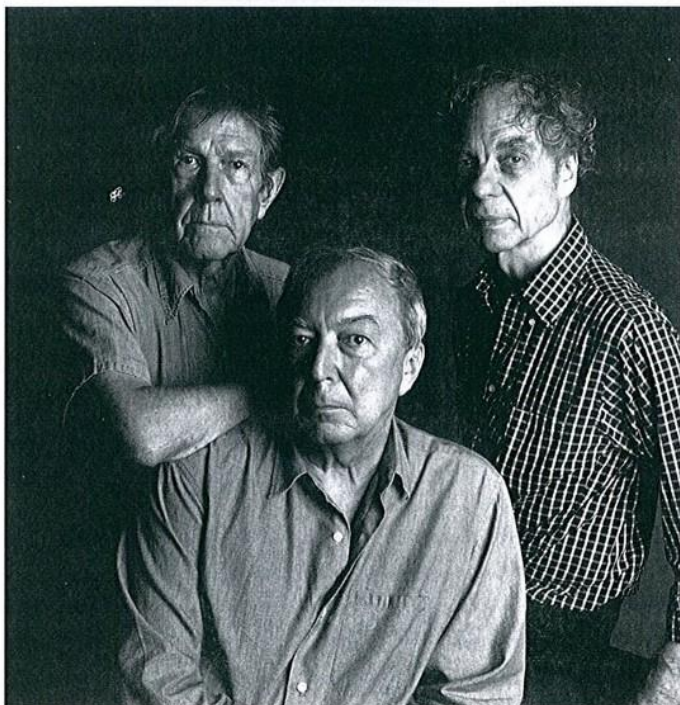
APÉRO
DÉTENTE
18-20H



The International Gay Rendez-vous in Paris
Tél. 01.48.87.99.33

Merce Cunn

un demi-siècle de



Crédit photo : Timothy Greenfield-Sanders

De gauche à droite : John Cage, Jasper Johns (peintre) et Merce Cunningham en 1989.

Merce Cunningham dans *Sixteen Dances for Soloist and Company of Three*, 1951.



Crédit photo : Gerda Peterich

Merce Cunningham (né en 1919) forme avec John Cage (1912-1992), un des couples de créateurs les plus importants de ce siècle. Mais pas aussi connus qu'ils devraient l'être. L'apport de John Cage à la musique de l'après-guerre est ainsi décisif.

Cunningham, pour sa part, a toujours interrogé le corps. Le chorégraphe refuse la narration et l'expression des émotions. Il préfère proposer un flux continu de danse. Pour lui, l'essence de la danse consiste à atteindre, par le mouvement et lui seul, un certain état d'énergie pure. Et puis, sur scène, il n'y a pas *un* centre, autour duquel tout tourne, comme en danse classique (où tout gravite autour des étoiles). Chaque danseur est le centre. Ce qui, mine de rien, a un sens très politique : chaque individu *peut* être le centre de sa propre activité/trajectoire, sans avoir à passer par une autorité centrale qui le contrôle. Cette danse est donc celle de l'exploration à l'infini du potentiel humain. C'est *expérimental*, puisque nos sociétés n'en sont pas encore là.

Que disent ceux qui n'apprécient guère ? Que la musique les exaspère. Il faut dire que les musiciens, à leurs consoles et entourés de divers instruments hétéroclites, s'amuse comme des gamins, utilisant tous les bruits de la vie quotidienne. La musique a sa propre histoire, indépendamment de la danse. Prenez le temps d'appivoiser ce travail vraiment déroutant, si vous le découvrez en salle.

L'ouvrage *Merce Cunningham, un demi-siècle de danse* est un jalon de ce processus créatif. Il est l'œuvre de David Vaughan, l'archiviste de la compagnie. Le livre est massif. D'une grande richesse iconographique : photos, dessins représentant les positions du corps ou les trajectoires des danseurs, croquis de costumes ou décors, partitions, affiches, peintures et photos de répétitions.

Chacun abordera ce foisonnant *Merce Cunningham* à sa façon : par l'image ou par le texte. Ce dernier développe les réflexions du chorégraphe au sujet du

ngham créations



Credit photo : Jack Mitchell

Merce Cunningham dans Solo, 1973.

corps du danseur, du temps et de l'espace. Mais surtout, il suit patiemment un itinéraire de créations et de voyages à travers le monde, de continuités et de ruptures, de découvertes successives.

On regrettera que l'hilarante interview conjointe de Cunningham et Cage, publiée par *Le Monde*, à l'occasion de leur premier passage à l'Opéra de Paris en 1973, n'y soit pas. C'est un passionnant document sur le regard d'un chorégraphe « moderne » sur des danseurs classiques. Ces derniers prétendant être le centre du monde (de la danse). Regard (tranquillement) vache, mais surtout juste ! Un régal !

C'est un beau cadeau pour les fêtes. Ou si vous êtes vraiment fauché, demandez à la bibliothèque la plus proche de commander l'ouvrage, puisque c'est un classique de la culture de ce siècle.

Fabien Rivière

Merce Cunningham, un demi-siècle de danse, par David Vaughan, éditions Plume.

Site web de la compagnie (New York) :
<http://www.merce.org>

15 DÉCEMBRE 1998 - 15 JANVIER 1999

Credit photo : D.R.

DRÔLE



John Lurie.

D'OISEAU

À PROPOS DE JOHN LURIE ET DES LOUNGE LIZARDS

John Lurie est un drôle d'oiseau, dont la longue silhouette nous est un jour apparue dans le film culte de Jim Jarmush *Stranger Than Paradise*. On se souvient avec émotion de ce corps errant dans d'immenses étendues neigeuses (américaines). Du silence. Et du vagabondage. Mais l'activité principale de John Lurie, c'est la musique, puisqu'il fonde en 1979 *The Lounge Lizards*. Difficile à définir, mais parler d'un jazz acide (acid jazz) est assez juste. Du jazz pour ceux qui détestent la propreté du jazz.

De ce point de vue, une des influences majeures semble être John Coltrane (dans l'album *Ascension*, qui date de 1966, polyphonique, tournoyant, vivant, enivrant et inquiétant à la fois, et pourquoi pas dément ?).

Après avoir disparu de la circulation un temps, Lurie nous revient avec *Queen of All Ears*. Sans doute ne faut-il pas écouter d'une traite le disque. C'est comme essayer de descendre cul sec une bouteille de vodka. Maladroit, non ? Il faut plutôt apprivoiser la bête. Se faire à cette franche liberté qui peut faire peur, à ce mélange de coups de griffes, et de vraies douceurs. Et plutôt qu'écouter immobile, il est conseillé d'être actif, d'engager son corps dans l'espace, dans une danse, ou dans une transe, d'être ainsi surpris.

Dans *Yak*, un morceau qui pulse bien, la voix de Lurie est roque, mais pas comme Paolo Conte, le gros matou trop malin pour être honnête (qui sait trop bien ronronner pour attraper sa proie). Non, John nous raconte une histoire un peu spéciale, un peu râleur.

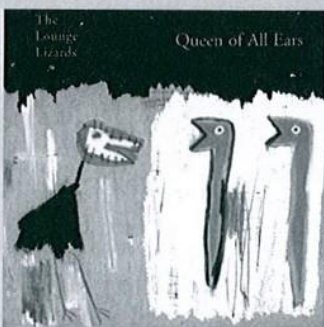
On se balade aussi du côté du rock, ou de la musique classique.

Fabien Rivière

Queen of All Ears, des Lounge Lizards, label Strange & Beautiful Music, Distribution française par Orkhêstra international.

Strange & Beautiful Music, Orkhêstra international :

The Lounge Lizards, *Voice of Chunk*. John Lurie, *Fishing with John*.



Prochaines parutions de Strange & Beautiful Music :

- John Lurie, *African Swin, Manny & Lo*.
- John Lurie, *Stranger than Paradise* (musique du film).
- John Lurie, *Down by Law* (musique du film).

Pochette de *Queen of All Ears* réalisée par John Lurie, intitulée *One bird wants to fuck two snakes. Snakes are appalled (Un oiseau veut baiser deux serpents. Les serpents sont dégoûtés)*.

SORTEZ DE VOTRE CAGE REJOIGNEZ LE ZOO



Queer définition :

Le queer, c'est une stratégie, une attitude, un intérêt pour les identités différentes et une nouvelle manière de se comprendre. D'envisager son identité comme autant d'identifications successives et choisies. Cette démarche va de paire avec une critique des institutions classiques (état, nation), des médias, du système éducatif, du droit, du pouvoir médical. Dans le champ politique et culturel, le queer propose une remise en question radicale des normes sociales et culturelles, des notions de genres, de la famille, de la sexualité... C'est que nous sommes en train de nous rendre compte à quel point notre histoire et les idéologies de tout poil carburent avec l'opposition homo/hétéro, pour privilégier la perspective hétéro conçue dès lors comme normale et naturelle. Comme si la perspective homo était mauvaise ou inexistante.

Queer et féminisme @

Q-mail : « *Au moins dans l'atelier sur Bourdieu, on a pu constater que queer et féminisme, loin d'être antithétiques, ont bon nombre de positions communes sur les questions politico-sexuelles.* »

Qu'est-ce que fait le zoo ?

Q : Alors que faites-vous pratiquement, politiquement, a-t-on demandé aux zoophiles lors du dernier atelier. Que faites-vous pour résister aux effets de domination symbolique ?

Le zoo propose des outils d'analyse, de lecture et de relecture, d'occuper les espaces de parole qui reviennent aux queers pour parler des

queers mais pas seulement. Nous diffusons des représentations, des images alternatives de la sexualité et des genres, nées de la culture queer, en rupture avec les hétéro-normes et les homo-normants... Par le biais de projections de films et de vidéos, en organisant des débats, des expos, des zaps culturels, une veille sur les médias. Savoir militant rime avec militantisme culturel.

Comment participer à un atelier Q

Les ateliers du zoo : mode d'emploi.

Les ateliers ont lieu au Centre gai & lesbien. Ils suivent un calendrier de thématiques mais chaque séance (qui parle de quoi et de quelle manière) est ouverte. Il n'y a pas de recette : chaque atelier sera le résultat, l'« œuvre » de tous ses participants. Pour proposer une intervention, il suffit d'assister à la séance qui précède le sujet choisi ou prendre contact avec les responsables du SQ.

Contact Philippe ou Marie-Hélène, tél./fax : 01 42 62 31 19. E-mail : zoomhb@club-internet.fr

Q comme queer : le bouQuin

Le zoo publie en janvier les séminaires Q consacrés à la culture populaire (Demy, Sigourney Weaver), au livre de David Halperin sur Foucault (Saint Foucault) et à la « queer politik ». Vous y trouverez le texte des interventions mais aussi les réactions qu'elles ont suscitées. Toutes les prises de parole sont représentées. L'iconographie y est aussi importante que le texte : une façon de produire de la visibilité et de la lisibilité, de célébrer et de diffuser nos références, nos icônes et nos manières de voir.

QUI EST MONIKA TREUT*

La fille qui est en drag sur les affiches des SQ de cette année. Monika Treut a fait sa thèse sur le rôle de la femme dans la *Juliette* de Sade et *La Vénus à la Fourrure* de Léopold Von Sacher Masoch.

Après quelques courts et trois longs métrages remarquables, elle s'est rapidement affirmée comme l'une des figures les plus intéressantes du cinéma indépendant allemand des années 80-90, dans le sillage direct de Fassbinder. Elle

est très représentative du nouveau cinéma queer, aux côtés de Tom Kalin (*Swoon*) et de Gregg Araki (*The Living End* et *Nowhere*). Queer (différente, hors normes), Monika Treut l'était bien avant que le terme existe ou ne soit devenu à la mode.

Dès ses premiers films, Treut a parlé des sexualités marginales et du transexualisme remettant en cause nombre de schémas sexuels

générés par une culture gaie et lesbienne devenue normative. Elle a donné la parole à Annie Sprinkle (ex-actrice de porno qui donne des performances très pédagogiques dans *Female Misbehaviour*, 1992), à Eva

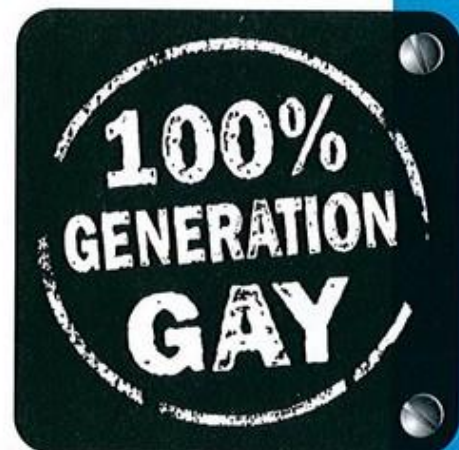
Norvind (dominatrice globe-trotter, star de cinéma au Mexique dans les années 60), reine de la scène SM à New York dans *Diary of a Do it for Love*, 1997), aux transgenres, notamment dans *Gendernauts* (1998) son dernier film.

Où voir tous les films de Monika Treut ?

Au FFF Fetish Film Festival ou Fuck Film Festival, c'est selon. Un festival sur les sexualités alternatives et les aventuriers du genre qui aura lieu à partir du 3 février aux cinémas Action Christine et à l'Espace Saint-Michel. Au générique : des programmations zoo. Parmi elles, « Perversions Inédites », une rétrospective de tous les films de Monika Treut. Et des programmations thématiques, sexe, porno, transsexé et transgenre : « Trans-XYZ », « Les classiques du fétichisme au cinéma », « Chants d'Amour » ; des films Q pour tout public queer : *Killer Kondom* de Martin Walz et *Preaching to the Perverted* de Stuart Urban avec Guinevere Turner (*Go Fish*); des débats et des performances.

Dorothee Muller et Susie Sexpert dans *Virgin Machine*.





**DIAL
RÉGIONAL
08 36 67 35 35**

**DIAL
DIRECT
08 36 67 57 57**

**DIAL
HARD
08 36 68 50 33**

**SPÉCIAL
ILE-DE-FRANCE
08 36 68 32 11**

OCTOBRE

rois

UNE AVENTURE D'AUTOMNE

La semaine Free Week organisée par radio FG, e-m@le et le SNEG (Syndicat national des entreprises gaies) au moment de la Gay Pride, nous a inspiré. Pourquoi ne pas associer des soirées et des établissements parisiens dans une grande opération de collecte de fonds ? **1 franc** sur chaque boisson le week-end et **10 francs** sur chaque entrée durant les soirées, tout au long du mois d'octobre. Le principe a été chaleureusement accueilli par la plupart des patrons d'établissements et les organisateurs de soirées, soutenu par le SNEG et plébiscité par Radio FG et e-m@le.

Opération réussie puisque vous nous avez suivi. En effet, peu d'entre vous ont rechigné à payer un supplément de prix au profit du Centre gai & lesbien et d'autres sont allés jusqu'à choisir leurs sorties en fonction de nos partenaires. Pourtant à l'heure du bilan nous ne pouvons passer à côté d'une autocritique salutaire.

En premier, le montage de l'opération : nous avons choisi radio FG et e-m@le comme partenaires naturels car c'était la suite logique de la Free Week, mais lorsque l'on monte une opération de collecte de fonds on ne doit négliger personne, c'est pourtant ce que l'on a fait en ne sollicitant pas le groupe Illico par exemple, d'autant plus qu'il est par ailleurs un partenaire régulier de l'association, pas rancuniers les journaux du groupe ont néanmoins annoncé l'opération. Encore merci.

En second, la présence du Centre au sein même de l'opération. Nous nous étions engagés à venir à chaque soirée, le Queen se souvient encore de notre lamentable absence à sa soirée « Over kitsch » ; ils ont néanmoins tenu leur engagement en nous reversant 10 francs sur chaque entrée. Encore merci et mille excuses à tous les clients.

Ces critiques sont aussi le reflet du manque de fibre commerciale de la part de notre association. Pourtant alors que la mairie de Paris nous méprise (la plupart des Centres européens sont financés par leur commune – jusqu'à 70 % à Bologne), c'est bel et bien le réseau commercial de notre communauté qui répond présent. Ce sont les patrons d'établissements qui ont décidé de soutenir les actions du Centre gai & lesbien en participant activement à son financement, en expliquant pourquoi il est important que Paris soit doté d'un vrai lieu associatif identitaire, en s'investissant dans un partenariat au bénéfice du Centre.

Et, bien sûr, c'est vous qui avez fait le succès d'une telle opération en participant généreusement.

MERCI À TOUS

Le bilan financier : collecte de fonds encaissés par les soirées et les bars y compris dons 93 820 F

La moitié de cette somme sera attribuée aux services directs aux personnes, à l'ensemble des permanences d'accueil et des permanences spécialisées, services qui sont par définition gratuits et ouverts à tous. Quant à l'autre moitié, elle sera utilisée pour l'action politique qui est en fait le prolongement logique de notre activité sociale car il ne suffit pas d'aider au cas par cas, il faut trouver des solutions politiques et juridiques qui permettent à tous de ne plus être confronté aux discriminations.

Nathalie Millet, Présidente du Centre gai & lesbien

Radio FG. e-m@le. BarBar. Bar du Palmier. Bar Hôtel Central. La Champmeslé. Coffee Shop. Coming Out. Connexion Café. Le Dénicheur. Le Dépôt. Le Feeling. Les Follivores. Le Gibus. Le Gobelet d'Argent. Le Krokodil. Le Mixer. Okawa. Le Pulp. Le Queen. Les Scandaleuses. Le Skeud. Le Thermik. L'Unity Bar. L'Utopia.

EPICENTRE FILMS
présente

L'ESCORTE

un film de DENIS LANGLOIS

avec PAUL-ANTOINE TAILLEFER, ROBIN AUBERT, ERIC CABANA,
PATRICE COQUEREAU, MARIE LEFEBVRE, JASMIN ROY, LOUISE LAPRADE

IMAGE YVES-LAURIER BEAUDOIN - DIRECTION ARTISTIQUE PASCALE DESCHÊNES
PRISE DE SON LOUIS DESPAROIS - MONTAGE MEI YEN CHAN, DENIS LANGLOIS
CONCEPTION SONORE SYLVIE MASSE - MIXAGE GAËTAN PILON - MUSIQUE BERTRAND
CHENIER - PRODUCTRICE DELEGUEE MURIEL LIZE - PRODUCTEUR EXECUTIF BERTRAND
LACHANCE - PRODUCTEUR ASSOCIE DENIS LANGLOIS - SCENARIO DENIS LANGLOIS,
BERTRAND LACHANCE - REALISE PAR DENIS LANGLOIS - PRODUIT AVEC LA
PARTICIPATION DU MAIN FILM - OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA (P.A.F.P.S.)
GOUVERNEMENT DU QUEBEC (PROGRAMME DE CREDITS D'IMPÔT) - MINISTERE
DE LA SANTE ET DES SERVICES SOCIAUX DU QUEBEC - CONSEIL DES ARTS ET
DES LETTRES DU QUEBEC - CONSEIL DES ARTS DU CANADA (SERVICE DES ARTS
MEDIATIQUES) AVEC LA CONTRIBUTION FINANCIERE DE TELEFILM CANADA - SODEC
SOCIETE DE DEVELOPPEMENT DES ENTREPRISES - CULTURELLES (PROGRAMME
D'AIDE AUX JEUNES CREATEURS) - PRODUIT PAR LES PRODUCTIONS CASTOR &
POLLUX - VENTES INTERNATIONALES CINEMA LIBRE DISTRIBUE PAR EPICENTRE FILMS

SORTIE NATIONALE LE 6 JANVIER

Délégation générale du Québec
Services Culturels

CENTRE GAI & LESBIEN ►

SODEC
Québec 22

illico

SN
FC

OSEZ LES RÉSEAUX GAYS LES PLUS FRÉQUENTÉS !

08 36 69 11 99
réseau n°1 gays
code 2021

08 36 68 39 39
réseau hommes

08 36 65 68 36
trav./drag queens

08 36 65 71 54
annonces beurs

08 36 65 71 59
annonces jeunes

08 36 65 73 70
TTBM

08 36 65 73 50
pompiers

08 36 65 73 80
échangistes bi

08 36 65 73 90
débutants

08 36 65 74 06
exhib/voyeurs

08 36 65 70 30
annonces n°1

08 36 65 30 30
travestis

08 36 65 71 50
vrais hommes

08 36 65 71 52
à plusieurs

08 36 65 71 53
annonces blacks

08 36 65 71 55
asiatiques

08 36 65 71 60
domination

08 36 65 73 10
uniformes

08 36 65 65 34
réseau gays

08 36 69 60 50
boîtes aux lettres

08 36 68 80 81
réseau travesti
code 2021

08 36 68 30 30
réseau bi

08 36 65 38 38
le réseau mecs

08 36 65 71 51
hommes mûrs

08 36 65 70 70
mecs mecs

08 36 65 71 56
cuirs et motards

08 36 65 71 57
musclés

08 36 65 30 50
mecs mariés

08 36 65 72 60
éducation anglaise

08 36 65 72 80
talons aiguilles

08 36 68 88 18
ligne gays
code 2021

08 36 65 39 39
annonces gays

08 36 65 56 78
infos réseaux

08 36 68 88 38
ligne travs.
code 2021

**3615
ALLOGAY**
Le 1er minitel gay
qui parle !



Le CGL de Paris

remercie le

Groupe *illico*
Publications Presse

de sa solidarité

et de

son soutien

Les éditions Trois/éditions Mamamélis diffusent enfin Audre Lorde en France. Cette auteure, quasiment inconnue ici, est pourtant célèbre aux États-Unis et au Canada. De ses nombreux ouvrages de poésie, de prose, autobiographie et essais, les lecteurs français vont pouvoir enfin en découvrir deux. Espérons que la suite viendra bientôt. Lecture...

■ Audre découvre d'abord qu'elle est une petite fille puis qu'elle est noire ; quelques années après, elle met le mot homosexualité sur les désirs qui l'habitent ; plus tard encore elle apprend qu'elle a un cancer du sein. Pour elle, tout est exclusion, lutte et nécessité de transformer les difficultés en victoires.

Nous étions les tatouées, les enragées, fières de notre extravagance et de notre folie [...]. On apprit à se moquer des bien-pensants et à transformer notre paranoïa collective en instinct de conservation [...]. Nous écrivions d'obscures poèmes et chérissions notre étrangeté, rançon de tous nos manques, apprenant au passage que la douleur et le rejet faisaient mais qu'ils n'étaient pas mortels et qu'à défaut d'être évités ils pouvaient être utiles.

Les grands thèmes d'Audre Lorde sont évidemment identitaires, sociologiques, politiques ; mystiques quelquefois ; la situation des noirs américains dans les années 60, la rémanence du maccarthysme, l'exploitation des pauvres dans une Amérique triomphante.

Ce n'était pas assez d'être des femmes ensemble. Nous étions différentes. Ce n'était pas assez d'être des gay-girls. Nous étions différentes. Ce n'était pas assez d'être des femmes noires. Nous étions différentes. Ce n'était pas assez d'être des femmes noires. Nous étions différentes. Ce n'était pas assez d'être des gouines noires. Nous étions différentes. Même si certains aspects fictifs viennent renforcer le vécu, *Zami* ou une nouvelle façon d'écrire mon nom est une autobiographie, l'épaisseur des personnages, la justesse des situations ne trompent pas. C'est la classe de l'auteure, ses découvertes, ses déconvenues et ses luttes. Le livre est important et fort, séduisant et efficace ; les réflexions ne ralentissent jamais le récit. Tout est l'histoire d'Audre que l'Histoire fait réagir et agir. Tout interfère de l'extérieur vers l'intérieur, de l'engagement au passionnel.

Zami, c'est aussi l'histoire d'une femme qui découvre la vie, le désir et la passion, ce sont d'incroyables moments de tendresse. Un grand livre d'humanité, une leçon pour ceux qui se sentent, ne serait-ce qu'un instant, exclus, qu'ils soient noirs, femmes, homosexuels ou n'importe quoi d'autre, et que l'habitude ou la faiblesse rendent moins engagés et plus seuls.

Zami, c'est un roman, c'est fluide et passionnant. On le dévore, que l'on ait envie de mieux comprendre un autre univers, de lire un livre de femme, d'homosexuel ou un tout simplement un beau livre, pour apprendre ou se distraire. Il en reste de toute façon quelque chose.

Zami, c'est également le livre d'une grande poétesse américaine. C'est un langage simple,



jamais prétentieux mais toujours d'une rare beauté. Audre Lorde sait écrire sur tout. Elle nous fascine lorsqu'elle parle du monde, elle nous enchante lorsqu'elle parle d'amour, elle nous subjugué lorsqu'elle parle de sexe. Deux pages seulement où elle raconte l'amour qu'elle fait avec Ginger. C'est superbe, un grand moment de poésie et d'érotisme. Deux pages seulement. Je peux même vous dire que ce sont les pages 336 et 337 ; vous pouvez toujours ne lire que celles-là en douce dans une librairie. Tant pis pour vous.

■ *Journal du cancer* suivi de *Un Souffle de lumière*, autre livre d'Audre Lorde, est sorti il y a deux mois ; deux essais sur sa vie avec le cancer, sa vie après une ablation du sein. L'ouvrage est dense et violent. *J'allais mourir. Pas tout de suite mais tôt ou tard, et cela, que j'aie pris la parole ou non. Mes silences ne m'avaient pas protégée. Vos silences ne vous protégeront pas non plus.* Plus loin. *Je voudrais parler de la douleur que je ressens à l'instant et des larmes tièdes qui ne cessent de me venir aux yeux – pourquoi ? Pour mon sein perdu ? Pour la mort que je ne sais comment différer ? Ni comment affronter avec élégance.*

Puis elle se questionne sur son refus de prothèse. *Mettre l'accent, juste après l'opération, sur la dimension strictement esthétique de la question renforce les stéréotypes de notre société à l'égard des femmes. [...] Après mon opération, il était clair que je ne me sentais pas mieux avec ce machin de laine fourré dans mon soutien gorge. La vérité c'est que ce sont les autres qui se sentent mieux quand je fourre ce machin dans mon soutien gorge parce que cela leur évite de se confronter, en moi et en eux, à la question de la mortalité et à celle de la différence.*

Je commence à cocher des phrases importantes et je me rend compte qu'il faudrait tout cocher. Mais attention le livre n'est pas facile à lire. La densité du propos ralentit la lecture, la souffrance et les interrogations font mal. Mais c'est incroyablement juste, fort et émouvant.

Audre Lorde, *Zami, une nouvelle façon d'écrire mon nom*, 630 pages, 150 F. *Journal du cancer* suivi de *Un souffle de lumière*, 200 pages, 110 F. Éditions Entente.

livres

DU MOIS

◀ Audre Lorde est une des écrivaines américaines les plus connues au États-Unis, politiquement engagée dans la cause noire comme dans le mouvement des femmes. Elle est décédée en 1992. Elle est auteure d'une vingtaine de recueils de poésie et de prose.

Transfixions, Brigitte Aubert, Seuil policiers, 216 pages, 95 F.

Brigitte Aubert n'en est pas à son premier roman policier. Toujours avec le même bonheur, elle nous entraîne dans des univers inattendus et troublants. C'est le monde des travestis qu'elle a choisi cette fois.

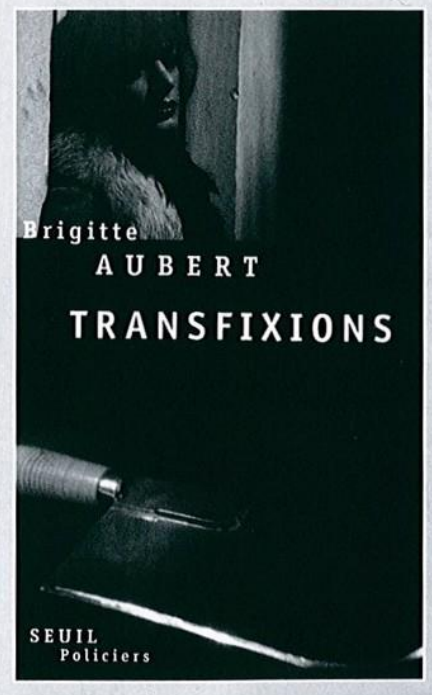
Bo, est plutôt sympathique, fragile, paumé. Bo, un garçon ou une fille ? Bo parle toujours de lui/elle au masculin et oscille sans cesse entre les deux identités. Inhabituel pour un travesti. Caricature à l'envers.

Bo est amoureux d'une sorte de mac, mais Johnny n'aime que les femmes, les vraies. Quand Johnny parle, il faut faire ce qu'il dit sinon il frappe, il frappe même quand on lui obéit. Bo aime bien ça. Son histoire s'inscrit dans la violence des autres, elle s'est construite avec ça.

Un tueur s'attaque aux prostituées à coups de tranchoir, il arrache les langues de ses victimes. Bo mène l'enquête au risque de sa vie, elle aime mettre sa vie en péril, surtout si c'est pour Johnny. Elle nous conduit dans les bas-fonds à la recherche de la vérité.

L'atmosphère est pesante, le suspens poignant et, si la vision des travestis est un peu factice, le roman est terriblement efficace. Du vrai grand polar.

Marc Hérnu



INTERVIEW DE CHRISTINE LE DOARÉ, PRÉSIDENTE DE SOS HOMOPHOBIE

SOS HOMOPHOBIE : 01 48 06 42 41. Association sans but lucratif, créée le 11 avril 1994, régie par la loi de juillet 1901. Ligne d'écoute anonyme ouverte du lundi au vendredi de 20 h à 22 h (sauf jours fériés). Adresse postale : SOS homophobie - BP 177 - 75523 Paris Cedex 11. Télécopie : 01 53 60 19 63. Internet : www.france.qrd.org/assocs/sos. E-mail : sos.homophobie@france.qrd.org. Rapport annuel sur l'homophobie (prix : 20 F) disponible : au centre gai & lesbien de Paris ; à la librairie Les Mots ; à la bouche (6, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie - 75004 Paris. Tél. : 01 42 78 88 30) ; par correspondance auprès de l'association (merci d'ajouter 8 F pour frais de port).

On vous dit SOS homophobie... Vous dites quoi ? Entre ceux qui ne connaissent pas et ceux qui croient connaître, nous avons préféré, au 3 Keller, prendre les devants et ne pas laisser vos questions sans réponses ! Bertrand Lemesle a donc sollicité Christine Le Doaré, présidente de l'association SOS homophobie, et l'a interrogé pour vous. Pertinent et instructif... à lire sans modération !

Christine, tu es présidente de SOS homophobie. Avant d'évoquer l'association, une fois n'est pas coutume, parlons un peu de toi. Quel fut ton parcours jusque-là ?

J'ai d'abord eu un engagement politique puis je me suis retrouvée dans diverses luttes alternatives et féministes. Dès la fin de mon adolescence, j'ai été très vite sensibilisée par la place qu'occupent les femmes dans nos sociétés. J'ai été particulièrement révoltée par l'arbitraire des rôles attribués aux femmes. C'est dans un schéma extrêmement réducteur que s'inscrivaient alors les rapports hommes-femmes. J'ai compris aussi que l'on pouvait y trouver une des clés de décryptage de l'homophobie.

Cette prise de conscience fut très importante et mon engagement féministe a largement contribué à structurer ma réflexion politique, que j'ai souhaité ensuite élargir à la question de l'homosexualité. Les combats que j'ai menés pour la cause des femmes ont donc été un préalable et j'ai observé que les revendications des gais et des lesbiennes ont souvent croisé celle des femmes.

Peux-tu nous présenter l'association ?

SOS homophobie est une association de lutte contre l'homophobie et constitue aussi un observatoire de l'homophobie en France.

L'outil le mieux connu de cet observatoire est la ligne d'écoute. Elle a deux missions : la première, d'accueillir la parole des appelants victimes d'homophobie, de les soutenir dans leurs difficultés, de les renseigner, de les conseiller. La seconde, de contribuer, par les informations que nous recueillons, à l'édification de cet observatoire qui se traduit par la parution du « rapport annuel sur l'homophobie », que l'association publie depuis maintenant deux ans. Ce rapport fait connaître l'homophobie afin de mieux la combattre.

L'association a aussi comme objectif de participer à la réflexion politique et sociologique menée à propos de l'homophobie. En particulier, elle publie des communiqués de presse qui dénoncent l'homophobie observée dans les médias. C'est là une mission de vigilance.

Enfin, elle contribue autant qu'elle le peut à tout débat concernant l'homosexualité.

On le voit, SOS homophobie est une association dont l'action est avant tout politique, au sens large du terme. Qu'est-ce qui t'a conduit à investir ton temps et ton énergie à son service ?

C'est très clair. Il y avait en moi une forte volonté, depuis quelques années, de ne plus tourner autour de la cause homosexuelle alors que je suis moi-même lesbienne. Ce qui m'a attiré, ce sont les missions très pratiques de l'association. La réflexion n'a pas de sens sans réalisation concrète et SOS homophobie associe bien les deux.

Aujourd'hui, l'homophobie en France, c'est quoi ?

Notre organisation sociale est tout entière homophobe dans ses valeurs et son fonctionnement. Tout est imprégné d'homophobie, soit d'une manière visible et affirmée, soit d'une manière latente. La constitution affirme que les êtres humains sont égaux en droits mais chacun d'entre nous peut observer que l'homosexualité n'a pas la même place que l'hétérosexualité et que les homosexuels subissent des discriminations fondées sur leur seule orientation sexuelle. ceci conduit certains individus à manifester de la discrimination, du rejet et de la violence à leur égard. Ces manifestations d'homophobie expriment toujours la négation de la personne humaine et de ses spécificités, et vont parfois même jusqu'à la volonté de la supprimer.

Dans un tel contexte, il est important que chacun témoigne lorsqu'il est confronté, victime ou témoin, à un acte homophobe. Il ne faut pas laisser ces actes inconnus et impunis.

SOS homophobie, c'est toute une équipe. Peux-tu nous parler de ceux qui l'entourent et en particulier des écoutants qu'on n'évoque jamais puisque, par définition, l'écoute est anonyme dans les deux sens et que les appelants ne savent jamais qui sont les écoutants.

Je vais probablement étonner beaucoup d'entre vous qui croient que derrière notre nom fonctionne une grosse structure. Et bien non : l'association compte actuellement une dizaine d'écoutes et d'écoutes. Ils s'appellent Arnaud, Bertrand, Christine, Didier, Dominique, Jean-Paul, Jean-Pierre, Muriel, Sophie, Yves, ils sont d'origine et d'âge divers et bénévolement se relaient chaque soir, après leur journée de travail, pour assurer leur permanence. Le travail qu'ils font est considérable. Cette équipe est la cheville ouvrière et toute la noblesse de l'association.



Credit photo : Tom Craig

Le domaine d'intervention de l'association, l'homophobie, fait que les écoutes ne sont pas de tout repos. Les appelants sont là, avec leur angoisse, leur désarroi, leurs questions, et y répondre n'est pas, on s'en doute, toujours facile. Les écoutants sont tous formés à cette activité très particulière et ils disposent d'une importante documentation qui leur permet de répondre à la plupart des appels ou de réorienter.

Nous venons de clore une session de recrutement d'écoutes. Douze hommes et femmes viennent de rejoindre l'association et sont actuellement en formation. Ils sont les bienvenus : leur énergie s'ajoutera à la nôtre et c'est tant mieux ! Si vous êtes intéressées pour nous rejoindre, je peux déjà leur préciser que la prochaine session aura lieu en mars 99.

L'association bénéficie également du travail de quelques militants non écoutes qui fournissent une aide remarquable à la réalisation du rapport annuel sur l'homophobie ; et enfin, un bureau soudé, actif et efficace contribue lui aussi à la bonne marche de l'association.

Tu l'as évoqué tout à l'heure, l'association publie ce rapport sur l'homophobie. Quelle leçon tires-tu du travail que vous réalisez à cette occasion ?

La nécessité d'une association comme la nôtre n'est pas à démontrer. L'homophobie existe dans le travail, dans les familles, avec le voisinage. Les soixante pages du rapport annuel 1998 proposent une observation statistique et des analyses qui témoignent des difficultés vécues par les appelants.

Encore faut-il préciser que le numéro de téléphone de la ligne d'écoute n'est pas connu partout. La communication coûte cher et si l'association est aidée par Christophe Girard (Yves Saint Laurent) pour la publication de son rapport annuel, elle ne dispose pas de subvention. Pas de fonds, donc, pour organiser de grandes campagnes de communication.

La publication de ce rapport contribue à une meilleure connaissance de l'homophobie et, aussi, de l'association. Mais vous avez sûrement d'autres projets de développement...

Nos possibilités de développement sont liées à nos moyens humains et financiers et ceux-ci restent modestes. Nous souhaitons que notre rapport soit plus étoffé et qu'il comporte plus de témoignages et d'analyses. Nous souhaitons aussi être plus nombreux (c'est en bonne voie !) pour engager d'autres réflexions et d'autres actions que les assemblées générales de l'association contribueront à définir.

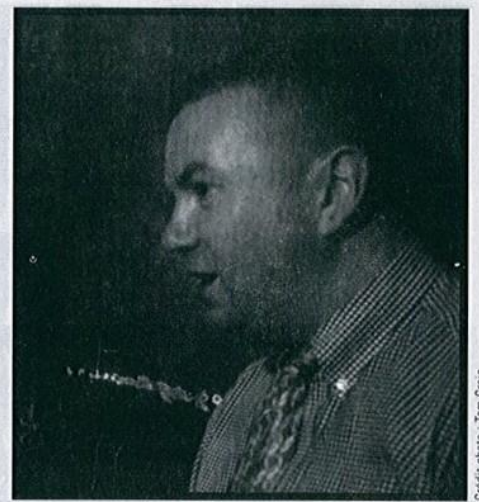
Notre objectif à terme est de participer à la bataille juridique pour l'égalité des droits entre homosexuels et hétérosexuels. La constitution énonce l'égalité en droit des personnes mais dans les faits (par exemple en matière de lutte contre les discriminations à l'embauche), mais ce n'est pas suffisant : la libre orientation sexuelle doit devenir un principe constitutionnel clairement affirmé et une législation très précise doit en découler.

Le PACS est actuellement en discussion à l'Assemblée nationale. La majorité de gauche a largement démissionné de ses responsabilités le 9 octobre dernier. Aujourd'hui, les débats sont longs, boueux et d'interminables procédures occultent complètement le vrai débat. Selon toi, est-ce que tout ceci relève de l'homophobie ?

Oui ! Si l'adoption du texte pose tant de problèmes c'est sûrement à cause de l'homophobie : claire à droite, larvée à gauche (à laquelle s'ajoute un manque de clairvoyance et d'organisation). La frilosité et la maladresse de la gauche aboutit à discuter d'un texte mal ficelé, inabouti et marqué d'incohérences juridiques et sociales. La reconnaissance sociale des couples homosexuels méritait mieux que ce projet pourtant en discussion, on l'oublie parfois, depuis sept ans !

Nous pensons que, dans une démarche d'égalité des droits, il est logique de revendiquer l'accès aux deux statuts existants que sont l'union libre et le mariage, et dans une démarche de progrès social, il est logique d'ambitionner l'adaptation de ces deux statuts à la réalité des couples aujourd'hui.

Dans ce cas, la proposition d'Irène Théry qui consiste à rénover l'union libre, à l'étendre aux couples homosexuels et à l'inscrire dans le code civil ne mérite pas les foudres qu'elle a suscitées ; et elle pouvait même convenir aux modes de vie de nombreux couples hétérosexuels comme homosexuels.



Credit photo : Tom Craig

Nous sommes favorables à l'adoption d'un troisième statut tel que le PACS dans la mesure où il offre un choix complémentaire. Mais l'état du droit, de nos institutions et des mentalités a fait que le sujet a été traité à l'envers et que le PACS n'est pas un statut complémentaire mais le seul envisagé pour les couples homosexuels. Dans ce contexte, nous le concevons comme une première étape et sommes mobilisés contre l'homophobie qui s'exprime à l'occasion de sa difficile adoption.

Nous soutenons donc l'adoption du PACS (amendé). Néanmoins, la communauté gaie et lesbienne ne doit pas faire l'économie d'un débat croisé. Aujourd'hui, le projet de loi sur le couple n'est plus le même que celui présenté à l'origine et les propositions alternatives n'ont pas été correctement étudiées.

Les lecteurs du 3 Keller sont des femmes et des hommes très divers et tu es présidente d'une association qui lutte contre l'homophobie. Tu as sûrement une idée forte, qui te tient à cœur, dont tu voudrais leur faire part. C'est sur elle que je souhaiterais que tu conclus.

Le débat actuel sur le couple homosexuel, sa reconnaissance, n'aurait pas pu avoir lieu il y a cinq ou dix ans. Lentement et avec des soubresauts, la société mûrit et progresse dans la prise en compte de notre existence et de nos droits. On n'a jamais autant parlé de l'homosexualité et du couple homosexuel !

Mais la lutte est loin d'être finie. L'homophobie est lourdement enracinée dans notre culture et nous devons rester vigilants et mobilisés vers l'exigence de l'égalité des droits. À chaque gai, à chaque lesbienne de savoir dans quelle société il/elle veut vivre et de contribuer à ce que nous y parvenions.

Propos recueillis par Bertrand Lemesle.

MILITEZ à domicile (ou presque)

POUR MÉMOIRE

Les discussions sur le PACS doment lieu, vous le savez, à des prises de position assez tranchées sur l'homosexualité et les homosexuel/les. Morceaux choisis :

M. Bernard Accoyer (RPR), député de Haute-Savoie :

Citant la lettre d'un lycéen de 15 ans qu'il aurait reçue : « N'oubliez pas que vous les députés serez responsables du malheur des enfants ayant pour parents deux hommes ou deux femmes... » ; « L'État a naturellement vocation à privilégier les couples hétérosexuels, mariés ou non, qui, seuls, peuvent assurer le renouvellement des générations. L'État n'a évidemment pas le même devoir envers les couples homosexuels et les personnes isolées mais certains lobbies sont manifestement plus influents auprès de l'actuelle majorité que d'autres. Le gouvernement se livre aujourd'hui à une inversion coupable des priorités. »

Bernard Accoyer a également déposé un grand nombre d'amendements : AMENDEMENT 708 : retirant la garde de leur enfant aux homosexuel/les pactant. AMENDEMENT 426 : fixant l'âge minimum pour pacter à 21 ans. AMENDEMENT 431 : demandant un délai de 5 ans entre deux PACS. AMENDEMENT 434 : interdisant le PACS aux étrangers en situation irrégulière. AMENDEMENT 863 : Interdiction du PACS aux personnes de même sexe ayant adopté.

Mme Marie-Thérèse Boisseau (UDF), députée d'Ille-et-Vilaine :

« Le PACS admet que l'homme est un individu solitaire qui n'a guère à répondre de ses actes ou de ses désirs. » ; « Ce qu'une génération doit à l'autre, c'est la limite. »

M. Dominique Dord (UDF), député de Savoie :

« Le PACS paraît une « patate chaude » que l'on se refile de la mairie à la préfecture, au tribunal d'instance et pourquoi pas demain, à la direction des services vétérinaires... (Vives protestations sur les bancs du groupe socialiste, du groupe communiste et du groupe RCV.) M. Michel Françaix : « C'est honteux ! »

M. Le président : « M. Dord, le mieux serait d'éviter la provocation. »

M. Dord : « J'aurais pu dire la DDE [Direction départementale de l'Équipement]. »

M. Philippe Houillon, député du Val-d'Oise :

« Vous avez cédé à la pression d'un groupuscule. » ; « L'engrenage est irréversible et c'est celui de la décadence. »

M. Jacques Kossowski (RPR), député des Hauts-de-Seine :

« Je conteste formellement cette vision, qui nie la place du principe biologique de reproduction et de la relation naturelle hommes-femmes, dans la définition juridique du couple. » ; « Nous devons privilégier le modèle marital. » ; « Les deux piliers ancestraux de l'humanité que sont la féminité et la masculinité... »

M. Pierre Lellouche (RPR), député de Paris :

Pendant qu'Élisabeth Guigou assure que les couples homosexuels ne pourront pas adopter, Pierre Lellouche intervient : « Alors, stérilisez-les ! »

M. Mariani (RPR), député du Vaucluse :

En réponse à M. Braouezec qui déclare « le PACS passera », M. Mariani « Trépassera ! »

Durant son discours : « Le législateur n'a pas à courir après les modes, à suivre ceux qui veulent que leur exception devienne la règle » ; « Comment contrôler la sincérité du projet de vie commune des futurs « pacsisés » ? Et je ne parle pas des conséquences du PACS sur l'immigration. » ; « Le PACS sera en réalité la voiture-balai des régularisations de sans papiers, et cela nous ne pouvons l'accepter. » ; « Ce texte est dangereux pour la société » ; « Je peux admettre que, sur certains points précis touchant les couples homosexuels, nous puissions apporter quelques améliorations – même si leur situation réelle n'est pas si mauvaise. »

M. Jacques Myard (RPR), député des Yvelines :

Alors que M. Tourret déclare : « Le législateur doit intervenir... », M. Myard intervient : « Il y a des zoophiles aussi... »

Pendant le discours de M. Houillon :

« Il est normal que les socialistes se reconnaissent dans la décadence ! »

Et encore : « Vous allez accorder des droits et des créances sur la société à des gens qui ne lui apportent rien (...) C'est la pagaille mentale qui vous caractérise. »

M. François Vannson (RPR), député des Vosges :

Pendant que M. Sarre évoque « les couples homosexuels (...) concernés par ce projet », M. Vannson ajoute : « Et les animaux de compagnie ! »

M. Philippe de Villiers (MPF), député de Vendée :

« Le modèle que vous proposez, c'est le consumérisme et la violence. » ; « C'est la marque d'une volonté de détruire les bases de la société. »

« Votre innovation du PACS, c'est tout simplement le retour à la barbarie. Vous vous inscrivez dans la suite de ceux qui, pour saper la société, ont commencé par saper la famille. La loi la mieux établie de notre vieille civilisation, vous vous apprêtez à la violenter ! Vous touchez là aux fondements de la société !

Mais un jour les victimes se lèveront et se tourneront vers vous en vous disant, une expression terrible : vous êtes le socialisme démolisseur ! L'opposition fera tout pour vous empêcher de démolir la société, la famille, la France ! Et nous savons que le conseil constitutionnel anéantira votre texte ! »

Philippe de Villiers réagit vertement au discours de Roselyne Bachelot, seule députée de droite plaidant pour le PACS, et s'adresse ainsi aux rangs de la gauche : « Elle ne vaut pas grand-chose. Prenez-la ! ».

Il est bon de se rappeler ces déclarations et de les conserver pour archives jusqu'aux prochaines élections. Notons que plusieurs des député/es cité/es plus haut sont des élus parisiens ou franciliens.

Vous pouvez également leur adresser vos réactions et commentaires en leur écrivant à :

Assemblée nationale - 126, rue de l'Université - 75355 Paris 07 SP
Numéro de téléphone général : 01 40 63 60 00.

Pour plus d'informations, vous pouvez consulter les compte-rendus de l'Observatoire du Pacs également disponibles sur internet (www.altern.org/obspacs).

LE MANDARIN, LA FEMME ET LES GAIS

*À propos
du grand
bruit
provoqué
par un
petit livre*

Donc, la rentrée littéraire fut placée sous le signe de Pierre Bourdieu, sociologue de son état, inspiré par les mouvements sociaux et ardent chevalier d'une fronde anti-médiatique inspirant de ces polémiques chères aux intellectuels français, à la sortie d'un ouvrage intitulé : *La Domination masculine*. N'ayant pas l'honneur d'appartenir à la tribu des sociologues, je m'en tiendrai à une lecture critique d'un livre traitant d'un sujet auquel je m'intéresse depuis mes quatre ans et demi – un jour où j'appris, à ma grande révolte, qu'étant fille je ne pourrais jamais devenir marin comme grand-père. J'ai ainsi abordé l'ouvrage avec un préjugé plutôt favorable. Même dans les pays occidentaux-industrialisés-démocratiques, le fait

d'une inégalité persistante entre hommes et femmes dans la vie professionnelle et politique reste vérifié par l'expérience directe ; l'ostracisme ou la relégation par les institutions continuent à s'exercer malgré l'arrivée progressive de quelques femmes à des postes de pouvoir ; les diverses formes de violence physiques ne semblent pas régresser. Au-delà de cette zone privilégiée du monde, la situation apparaît fréquemment encore pire. Divers milieux distillent dans tout le corps social une nouvelle version de la vieille misogynie : depuis la mise en cause par certains courants idéologiques des libertés – relatives – conquises par les femmes (ainsi la libre disposition de leur propre corps), à un usage tendancieux de la psychanalyse visant à les accuser d'une nouvelle forme de « meurtre du père », voire à des accusations de « matriarcat ». Aux États-Unis, la journaliste Susan Faludi (Prix Pulitzer) a lancé un cri d'alarme avec *Backlash. The undeclared war against women*, paru en 1991.

En France, le débat virulent des années 70 s'est assoupi ; l'opinion courante, dans les milieux intellectuels, est qu'en gros « c'est gagné ». Cependant qu'à l'opposé, des femmes politiques, de gauche comme de droite, dénoncent le machisme du milieu et proposent, sans enthousiasme mais par pragmatisme, tantôt des politiques de quota, tantôt des pratiques de parité difficiles à mettre en œuvre et non sans danger. Faire paraître un ouvrage sous un tel titre paraît donc a priori à la fois pertinent et relatif

vement courageux. Pourtant, la lectrice quelque peu avertie ne manque pas de déchanter.

Reproduction, quand tu nous tiens...

Les lecteurs familiers de Pierre Bourdieu retrouveront aisément leurs marques, rien ne venant troubler ses thèses depuis longtemps affirmées. Question : pourquoi les hommes sont-ils dominants dans toutes les sociétés passées et actuelles ? Réponse : par les effets d'une violence symbolique « invisible pour ses victimes mêmes » ; les dominées le restent parce qu'elles adoptent, inconsciemment, le point de vue dévalorisant du dominant sur elles-mêmes. Elles se soumettent donc à une violence qu'elles ne ressentent pas comme telle car apparemment fixée par l'ordre de la nature. Ainsi en deviennent-elles complices et la reproduisent-elles à leur insu. Coïncées dans *l'amor fati* (l'amour du destin) !

La thèse, direz-vous, n'est pas nouvelle. Certes. L'auteur la martèle néanmoins, faisant valoir que ce processus crée des dispositions « spontanément accordées à cet ordre qu'elle [la domination masculine] leur impose ». Que les dites dispositions sont « incorporées » au point que les dominées ne peuvent s'en libérer par le seul effet d'une prise de conscience. Sous de nouveaux masques – vocation, dévouement ou compassion – les femmes reproduiraient leur « auto-exclusion » des positions et des espaces caractérisés comme masculins.



Simone de Beauvoir
et la lutte des femmes

L'ARC

61

Comme le thème de l'auto-exclusion a le don de me mettre la puce à l'oreille, je me mets en quête des faits cités à l'appui. Ô surprise ! je me retrouve tantôt en pays kabyle (mais à quelle date ? – mystère), tantôt chez Virginia Woolf (a priori, le bonheur...), tantôt dans des synthèses de travaux de sociologie, américains le plus souvent (pourquoi ? – autre mystère).

Que nos amis Kabyles me le pardonnent, mais vraiment, on peut se demander ce qu'ils viennent faire dans cette histoire. Sauf si l'on se rappelle que parmi les premiers travaux de l'auteur figuraient en bonne place des études ethnologiques sur la Kabylie. Après tout, le sociologue comme la couturière peuvent toujours « faire du neuf avec du vieux ». Ensuite, on constate simultanément quelques grandes absentes dans les références et la mention de faits, certes exacts, mais déjà largement connus et commentés. On n'apprend rien – à moins d'être très jeune et/ou très mal informé. En revanche, adjectifs et expressions caractérisant les « dominées » renvoient tout au long à : « *soumises* », « *victimes* », « *opacité* », « *inertie* », « *complicité avec le dominant* » ; la femme « *fait ce qu'elle subit* », elle est « *profondément obscure à elle-même* », elle « *adhère à la loi du désir et du plaisir* », elle suit une « *inclination [à la soumission] qui ne se discute ni ne se raisonne* » ; j'arrête là la liste, vous avez saisi l'orientation... Sans être vaniteuse, ça énerve.

L'énervement, cependant, ne valant pas argument, voyons ce qui sonne faux dans cette thèse. D'abord, les affirmations tout d'une pièce. Nulle (et nul) ne songe à nier que des femmes en arrivent à intérioriser leur subordination au point de ne plus s'en rendre compte et d'apporter leur soutien à ceux mêmes qui l'écrasent. Mais outre qu'on n'avait pas attendu

Pierre Bourdieu pour cette révélation, beaucoup de femmes ont su et pu dépasser cette attitude ; il suffit de les regarder et surtout de les écouter, dans leur vie courante, pour s'en rendre compte. À la lecture de cet ouvrage, on finit par se demander où et quand vit, mentalement, son auteur.

Autre difficulté : le refus de la complexité des réalités. Chez Bourdieu on est **tout dominant** ou **toute dominée** ; tout le temps et sans réciprocité. Seule concession : être dominant, ce n'est pas toujours du gâteau, c'est dur, puisqu'il faut se soumettre aux obligations qui vous permettent de l'être (vous me suivez ?). *Toute dominée*, au plan sym-

bolique, je le rappelle, puisque même si ma conscience réagit, mon corps, lui, continue à se couler dans le moule. Des preuves ? Il paraît qu'une majorité de femmes sondées préfèrent comme conjoint un homme plus grand et plus vieux qu'elles... Cela vous paraît un peu court pour une thèse aussi compacte ? Malheureuses, vous vous contorsionnez dans des jupes et sur des talons terriblement pointus ! Et en plus, vous amenez insidieusement – et inconsciemment, forcément puisque vous êtes inconscientes – vos filles à faire pareil ! J'en vois qui ricanent en regardant les copines dans la rue : à vue de nez, trois quarts en pantalons et grosses godasses. Sauf quand elles sortent, en boîte par exemple ; mais alors, cela s'appelle mettre des atouts dans le jeu de la séduction. Sauf que le jeu, chez Bourdieu, cela n'existe pas. Comment *une dominée-inconsciente-soumise* pourrait-elle jouer ? Et pourtant, elles – et ils – jouent. Rien n'est simple. Plus au fond, il me paraît contestable de séparer processus d'intériorisation de la soumission et violence institutionnelle, qu'elle soit directement physique – si tu sors sans tchador, gare aux coups de fouet ; si tu te fais avorter, attends-toi aux agressions de commandos – ou se manifestant par l'exclusion – même si tu veux faire du foot, tu n'auras pas de stade – ou par la relégation – si tu aimes faire de la politique, tu pourras coller des enveloppes.

Chaque fois que cette violence commence à s'atténuer, on s'aperçoit que de nombreuses femmes s'engouffrent dans la brèche, malgré toutes les interprétations de type *auto-exclusion*. Exemple récent : pendant des années, pour expliquer la misérable représentation féminine à l'Assemblée, on a argué de leurs difficultés à concilier carrière et vie familiale etc. Mais lorsque des chercheuses en

sciences politiques ont interviewé, lors des dernières élections, des femmes nouvellement portées sur les listes, ce qu'elles ont souvent entendu, c'est : « *cela fait des années que je le demandais, mais on me le refusait. Enfin !* ». Expliquer les injustices par l'« auto-exclusion » cela soulage, certes, ceux qui excluent. Comment un si grand sociologue peut-il se soumettre à cette doxa ?

Bourdieu avec nous ? Voire. Car se produit dans les sociétés, dit-il, un « *travail historique de déshistoricisation* ». Ne hurlez pas comme ça ! C'est simple : des institutions sociales données – donc existant comme « historiques » – s'efforcent de faire passer ce rapport de domination comme étant de nature, « déshistoricisé », par conséquent immuable. Mais comme ce travail se fait, nous dit-on, depuis le début de l'humanité (quelle puissance de regard !) et qu'il est « éternisé », l'auteur nous laisse vraiment peu d'espoir...

S'il ne s'agissait que d'un point de vue, pourquoi pas ? Seulement, voilà : Pierre Bourdieu n'est pas un quidam qui s'exprime ; c'est un scientifique, qui se veut même particulièrement exigeant sur le « métier de sociologue ». Or, que vaut la méthode suivie dans ce travail ? que valent les procédés employés ?

Du passé faisons table rase...

Imposer silence à toute parole concurrente, voilà la première caractéristique de ces procédés. De plusieurs manières. Sur un tel sujet, on attendait certaines références, exigées par l'honnêteté intellectuelle. Au premier chef à Simone de Beauvoir dont chacun sait qu'en 1948-1949, l'ouvrage intitulé *Le Deuxième sexe* a pris à rebrousse-poil une société toute tournée vers la reconstruction de la France, la production industrielle et de bébés, et une classe intellectuelle remarquable de misogynie latente ou déclarée. Cette « bombe », traitait exactement, du sujet aujourd'hui repris par Pierre Bourdieu. Bon nombre des thèmes s'y trouvaient déjà : « *On ne naît pas femme, on le devient* », l'idée de « *complicité* » des femmes avec l'opresseur, l'interrogation sur le « *sentiment de soi* », le conflit entre « *corps pour soi et corps pour autrui* », l'importance de la domination symbolique. Puisant aux sources hégéliennes, comme Pierre Bourdieu aujourd'hui, elle remarquait : « *...quand un individu ou un groupe d'individus est maintenu en situation d'infériorité, le fait est qu'il est inférieur ; mais c'est sur la portée du mot être qu'il faudrait s'entendre [...] être c'est être devenu, c'est avoir été fait tel qu'on se manifeste...* ».

Alerté(e) par ces correspondances, la lectrice, le lecteur, cherche donc la référence. Ne la trouve pas. Consulte l'index. Y relève un renvoi en note, un seul. Mais au lieu d'une citation de l'intéressée, y trouve la mention d'un ouvrage anglais préfacé par l'auteur, traitant « des représentations et des classements scolaires à travers lesquels l'emprise de Sartre s'est imposée à Simone de Beauvoir ». Saisissant, non ? Simone = produit de Sartre. On ne va quand même pas faire à une femme, fut-elle philosophe, l'honneur d'un débat !

Ayant gardé le souvenir d'ouvrages qui firent un certain bruit dans les années 70, j'avoue que je m'attendais à quelques retrouvailles : *La fabrication des mâles* (G. Falconnet, N. Lefaucheur), *Du côté des petites filles* (E.-G. Belotti), *Les femmes s'entêtent* (rectif), parmi les plus connus. Rien. Même traitement pour la plupart des auteurs français récents.

En revanche, on relève près de soixante références à des articles publiés aux États Unis, dans des revues auxquelles n'ont accès que les spécialistes. Pas de risque donc d'être contredit sur l'interprétation de telle ou tel. Je passe sur les quelques embryons de réfutation en trois lignes ou trois mots. Michel Foucault dans les cordes en vingt lignes. Donc, pas de débat.

Mais comme la soumission vous sied !

Il est des modes plus subtils pour imposer le silence sans en avoir l'air. Virginia Woolf en est l'exemple – en dépit d'une admiration évidente pour la romancière. Car la Virginia Woolf, auteure d'analyses sur la condition féminine (cf. *Une chambre à soi*) a été répudiée, de façon délibérée et consciente. Au contraire, dans le superbe roman *La Promenade au phare*, Pierre Bourdieu choisit justement le personnage qui va lui permettre de mener sa démonstration. Le personnage de fiction est hissé au rôle de représentante du comportement féminin en général – et encore, l'auteur souligne que toutes n'ont pas une telle lucidité ! Aucune contextualisation des situations n'est effectuée. Une interprétation subjective vient retourner contre la femme ses qualités les plus hautes, ravalées aux effets d'un conditionnement social – mais si séduisante...

On voit ici comment fonctionne un choix épistémologique des plus contestables : des personnages de fiction traités comme des êtres sociologiques réels ; une réalité de référence qui, en tant que texte de roman et non pas

société ni parole discursive de l'auteur, tient tout entier dans les mains du commentateur, n'attendant que le bon vouloir de son interprétation. Vous avez dit *libido dominandi* ?

Quant aux Kabiles, ils sont soumis au régime du « ne bougez plus, c'est pour la photo ! ». On nous présente une société sans histoire, « pure », « idéale », avec tout ce que cela induit. Le Kabyle est « naïf » : seul l'ethnologue – non natif – peut en démonter le système. Rappelons ce qu'écrivait Monsieur de Certeau à propos des *Études kabyles* publiées en 1972 : « *L'inconscience du groupe étudié était le prix à payer (le prix qu'il devait payer) pour sa cohérence. Une société ne pouvait être un système qu'à son insu. D'où le corollaire : il fallait un ethnologue pour savoir ce qu'elle était sans le savoir. Aujourd'hui, l'ethnologue ne pourrait plus le dire (sinon le penser). Comment se fait-il que Bourdieu s'y compromette au titre de la sociologie ?* ».

Vingt-cinq ans après, il est clair que la question reste posée.

La femme se baigne toujours dans les mêmes eaux du fleuve...

Autre procédé particulièrement criant : nier toute transformation dans ce rapport de domination. Sur les trente-quatre pages de l'ouvrage, ce thème n'en occupe que... deux ! Encore n'est-il évoqué – au pas de charge – que pour mieux mettre en valeur la « permanence dans et par le changement », grâce à une opposition terme à terme entre « *changement visible* » (sous-entendu, illusoire) et « *permanence cachée* » (lisez : réelle).

En quelques années, le modèle majoritaire traditionnel (la mère au foyer) est devenu minoritaire par l'aspiration d'un grand nombre de femmes – souvent fort éloignées d'une prise de position « féministe » – à l'autonomie personnelle. Aujourd'hui certaines, qui ne sont pas forcément des intellectuelles, se débattent dans des difficultés financières terribles pour conserver cette indépendance. Leur renvoyer l'image d'une « soumission inconsciente » me paraît à la fois injuste et faux.

Des contradictions émaillent l'argumentation : d'un côté on affirme qu'un métier n'est pas féminin « par nature » (quelle découverte !), mais parce qu'on a dévolu aux femmes ce qui a rapport à l'espace domestique. Cependant, on nous dit ailleurs que les métiers hospitaliers, éducatifs, littéraires, artistiques, journalistiques, ne seraient que « *des sortes d'extension de cet espace* ». Ah bon ? Il me semble cependant qu'au début de ce siècle, médecins,

professeurs, journalistes etc. étaient quasi exclusivement des hommes et même qu'ils ont cherché, parfois vigoureusement, à en garder le monopole. Quant à l'activité artistique, je doute qu'on puisse l'assimiler facilement à du « domestique ». D'autant que les tenants du « génie créateur » ont assez asséné qu'« une femme ne peut pas créer parce qu'elle fait les enfants ». Beaucoup d'artistes sont encore obligés de se battre sur ce front.

Quand la langue fourche

Les contradictions prennent parfois la forme de lapsus révélateur. Voyons le thème de l'« intuition ». Pierre Bourdieu semble d'abord s'insurger contre l'attribution aux femmes de cette qualité, pendant dévalorisé de la « raison » qui serait masculine. Bon. Pourtant, faisant allusion plus tard aux mécanismes d'échanges symboliques, il reprend le terme à son compte, attribuant « *l'intuition de ces mécanismes* » (sic), au mouvement féministe – qui ne saurait, sans doute, développer d'analyses ou d'études, bref de démarches rationnelles. Le trait est d'autant plus frappant que le choix du terme « intuition » rend la seconde partie de la phrase totalement incompréhensible (je renvoie le lecteur curieux à la page 109).

Notons aussi l'apparition dans le texte, tout soudain, de la notion psychanalytique de « *libido dominandi* » ; celle-ci induisant que l'homme domine parce qu'il a une libido spéciale pour cela (transposition de la vieille « vertu dormitive », sans doute). Ah ? on nous avait pourtant dit que la nature n'avait rien à voir dans l'affaire.

Bref, les femmes développent un « *amor fati qu'est l'amour du dominant et de sa domination, libido dominantis (désir du dominant) qui implique le renoncement à exercer en première personne la libido dominandi (désir de dominer)* ». Donc tout va bien : l'expression « guerre des sexes » n'a jamais existé, Saint Paul n'a jamais eu besoin de rappeler aux premières chrétiennes qu'elles devaient se taire devant les hommes, Rousseau n'a jamais expliqué dans *L'Émile* comment décerveler les petites filles pour le plus grand bien de leurs époux futurs, les citoyens n'ont jamais refusé de droit de vote aux Françaises, puisque chacun et chacune se sentait si bien dans son rôle. Vous dites que si ? Vraiment ? Ce n'est pas dans cet ouvrage que vous trouverez des explications à ces phénomènes dérangeants.

Au fond, on retrouve ici, dans les procédés, une attitude traditionnellement machiste : faible femme, ce que tu veux, profondément,

même si tu ne le reconnais pas, c'est te soumettre à l'ordre que je t'impose. Ce qui suppose que je sais mieux que toi ce que tu es. Doublée ici d'un machisme « progressiste », du type : « comment, on a tout fait pour vous maintenir dans cet état pendant des siècles, et vous n'avez pas encore fait votre révolution complète en quelques années ? ». Remarquons que si les hommes sont de temps en temps égratignés, ce sont toujours néanmoins les femmes qui sont sommées de justifier leurs comportements. Implicitement, les attitudes masculines restent donc la norme. Parce que les hommes seraient plus lucides ? non ; Pierre Bourdieu considère que les hommes sont également soumis à l'ordre de la différenciation sexuelle. Alors pourquoi ? parce que leur aveuglement leur garantit la position dominante. La Fontaine appelait cela : « la raison du plus fort ». Parce qu'ils sont les plus forts, ils ont raison et les femmes ont tort.

Syllogisme : à notre connaissance, Pierre Bourdieu est lui-même un homme. Donc concerné par ce qui précède. Problème. On trouve dans l'ouvrage des passages fort alambiqués où il essaie de se justifier d'avoir osé traité ce sujet « monopolisé » (sic) par les femmes. Il le fait en ces termes (page 123) : « c'est parce que j'avais le sentiment que **la relation d'extériorité** dans la sympathie où je me trouvais placé... ». Pierre Bourdieu **en extériorité** par rapport à la question du rapport de domination entre hommes et femmes... Ni homme, ni femme, donc. Un ange passe...

Il fallait bien ce tour de passe-passe, en effet, pour qu'il puisse retrouver sur ce sujet sa posture habituelle : lui-même pur sujet (observant, analysant, prenant la parole pour dire la vérité de l'autre) face à un pur objet (soumis, inerte, privé de parole sur lui-même). Posture que dénonçait Jacques Rancière chez l'historien Michelet : « l'art de faire parler les pauvres en les faisant taire, de les faire parler comme muets ».

On reste sur l'impression d'un ouvrage actif qui renverrait au constat posé par Michèle Le Dœuff : « Quand un philosophe parle des femmes, son discours se déploie en-dehors des exigences théoriques usuelles ». Au plan pratique : une action politique pourra venir à bout de cette domination masculine, mais « sans doute à long terme et à la faveur des contradictions inhérentes aux différents mécanismes ou institutions concernées ». Lesquels ? Humm... Message : « Messieurs, pas la peine de vous affoler ! ».

Du bon usage de l'annexe

Surgissent alors deux interrogations : quelle fonction remplit l'annexe : « quelques questions sur le mouvement gai et lesbien » ? En l'absence d'une urgence absolue, pourquoi publier à grand bruit un ouvrage sur ce sujet ? Cette annexe. Une entrée en matière posant le mouvement gai et lesbien au centre d'un enjeu extrêmement ambitieux – certes propre à le flatter : il « met en question très profondément l'ordre symbolique en vigueur et pose de manière tout à fait radicale la question des fondements de cet ordre et des conditions d'une mobilisation réussie en vue de le subvertir ».

Les termes sont forts. Suit une évocation des tristes comportements stigmatisant les intéressés. Puis un raisonnement, parfois sinueux, visant à démontrer que, hors subversion radicale, point de salut. En effet, l'homosexuel et la lesbienne, en tant que dominé(e), risque toujours de prendre sur lui(elle) – même le point de vue du dominant – hétérosexuel(le) et androcentré(e). S'ils revendiquent, ils se coulent dans les catégories imposées par cette société ; donc les y enferment. Et le PACS, alors ? ce serait une impasse, puisqu'en demandant une reconnaissance à l'État, gais et lesbiennes acceptent de se soumettre à la norme dominante.

Suit un argumentaire assez confus sur l'universalisme. Taxé d'« hypocrite » ici, il s'oppose là à un « particularisme » faisant courir le risque de la ghettoïsation. Le mouvement démontre-t-il le statut de gai ou lesbienne comme construction sociale et montre-t-il la diversité sociale qui l'habite ? Alors il « tend à dissoudre ses propres bases sociales » dont il a pourtant bien besoin. Cela devient compliqué. Au passage, on déplore que les couples homosexuels aient tendance à reproduire le schéma de division sexuelle traditionnelle... mais la Suède est épinglée à son tour pour avoir mis en avant une image du couple gai « de quasi jumeaux ne présentant aucun des signes propres à rappeler cette division » ! Impasse. Bref, après les femmes, ce sont les homosexuels qui se retrouvent face à l'« injonction paradoxale » – que tu fasses une chose ou l'inverse, ce sera toujours une mauvaise réponse à mon ordre, moi qui ne veux pourtant que ton bien...

Rassurez-vous, l'auteur va montrer la marche à suivre. D'abord, vous avez des atouts : vous êtes des privilégiés de la culture (pas mal comme cliché, ça, non ?), « passés maîtres »

dans les combats symboliques. Mais que faut-il en faire ? rien moins que s'orienter vers « une politique (ou une utopie) de la sexualité visant à différencier radicalement le rapport sexuel d'un rapport de pouvoir ». Bigre ! Pour ma part, je ne vois aucune sorte de rapports humains, fussent-ils les plus généreux, qui n'implique des formes de pouvoir, réciproques et évolutives. Comment l'acte qui amène chacun à livrer à l'autre ce qu'il a de plus intime pourrait-il en être dénué ? (La différence peut venir de ce que l'on fait de ce pouvoir.) Or, j'ai du mal à croire que l'auteur n'en ait pas conscience. Perplexité.

Enfin, pour éviter les risques de divisions intestines, proposition : telle la classe ouvrière prenant la tête d'une révolution aboutissant à la société sans classes, le mouvement gai et lesbien peut se « se placer à l'avant-garde des mouvements politiques et scientifiques subversifs, mettant ainsi au service de l'universel les avantages particuliers qui distinguent les homosexuels des autres groupes stigmatisés. » Vu ce qu'est devenue la classe ouvrière révolutionnaire, il convient peut-être de réfléchir avant d'accepter le rôle. Et qui sont les « mouvements politiques et scientifiques subversifs » ? Devinez.

Le traitement réservé aux lesbiennes par rapport aux gais mérite une attention particulière. Une lecture attentive dévoile un discours dont le modèle de référence est clairement celui des hommes. Les femmes sont associées au passage, sur le mode : « je parle des homosexuels et pour les lesbiennes c'est pareil », ceci jusqu'à l'absurde (« ils portent parfois l'extrême l'affirmation de la virilité... »). Ou alors, elles sont marquées comme « doublement dominées » : par leur pratique sexuelle et comme femme ; on avait cru comprendre pourtant que, dans leur relation de couple, elles sont supposées ne pas avoir affaire à la *libido dominandi*. Bref, comme d'habitude, c'est le masculin, doublement dominant, qui constitue la base de la réflexion. Le féminin n'a qu'à se transposer comme il peut.

Finalement, l'annexe pourrait bien constituer la conclusion stratégique de l'essai : comme les mouvements féministes en France s'avèrent actuellement peu porteurs, comme ce que l'on appelle depuis quelques années les nouveaux mouvements sociaux sont assez mal placés dans les pouvoirs médiatiques, le mouvement gai, qui, lui, y a pas mal de copains, pourrait être bien utile. Peut-être. Mais pour qui et pour quel projet ?

Renée Rousseau

EXTREME PLAISIR

Sensualité :

08 36 68 06 09

Salons privés :

08 36 680 682

Dialogues en direct :

08 36 68 25 28

©PHOTO : J. MESSANA

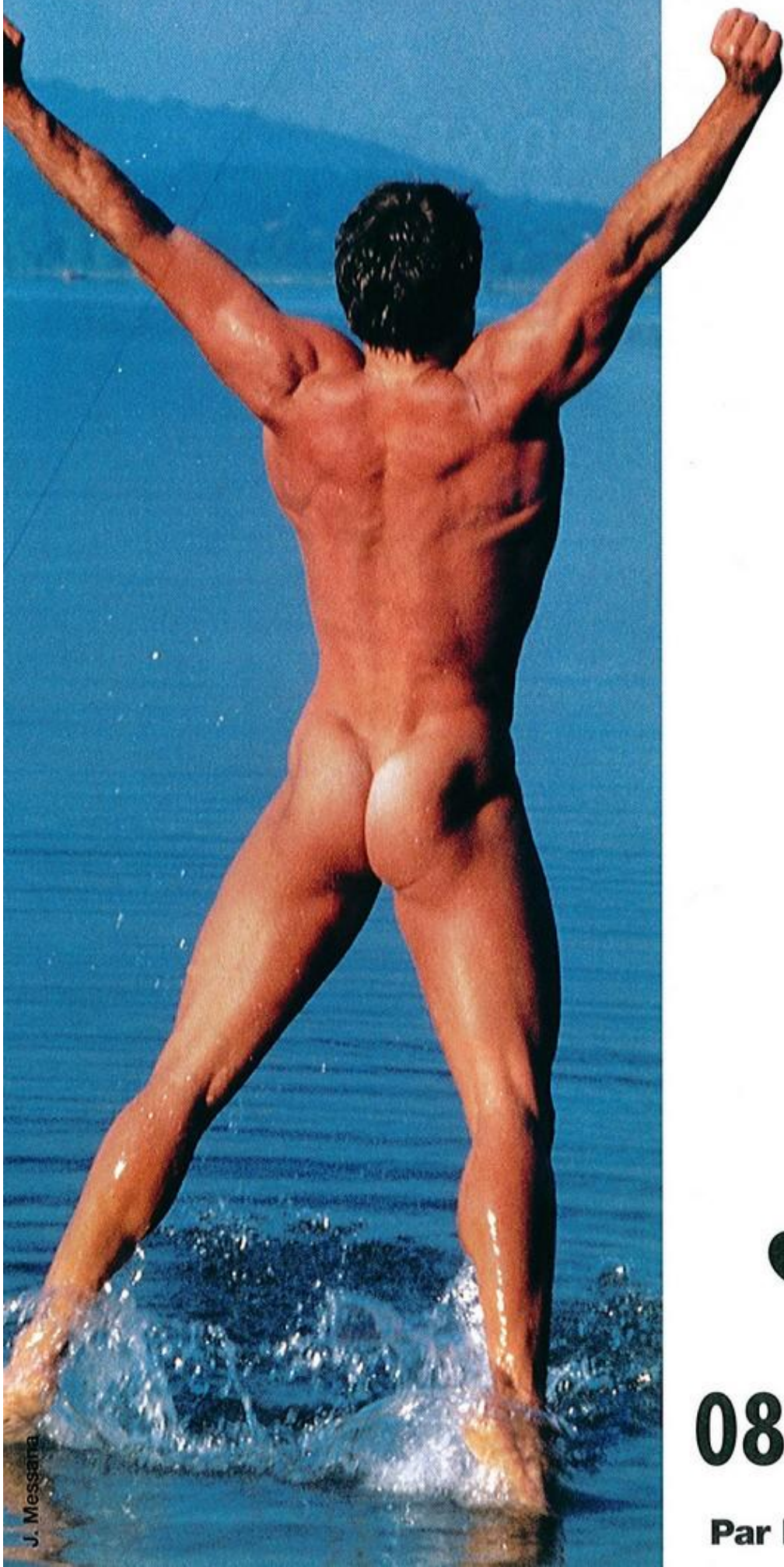
Les rencontres les moins chères*

3614

NEWBOY

* © AB - 083668 : 2,23 F/mn - 3614 : 0,37 F/mn

Le meilleur des services GAY



36 15

JH

AGL : 1,01 F/mn, pas cher !

Par téléphone :

08.36.67.34.34

AGL : 1,49 F/ mn, pas cher !

Par Internet : www.agl.fr/jh